POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME. — CXXXVIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — MARS



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg) 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1916

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS 1916

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne. Publication du Comité catholique de propagande française à l'étranger. Paris, Bloud et Gay, s. d., in-8 de xii-401 p. — Prix : 3 fr. 60.

La Guerre allemande et le Catholicisme. *Documents photographiques illustrant la conduite respective des armées allemande et française à l'égard de l'Église catholique.* Album n°2. Texte de François Veuillot. Paris, même librairie, 1915, gr. in-4 de 32 p. — Prix : 1 fr. 20.

Le juste succès obtenu en France et à l'étranger, dans les pays neutres, par l'ouvrage dès à présent célèbre : *La Guerre allemande et le Catholicisme*, a naturellement excité la susceptibilité violente de l'Allemagne et en particulier de la plupart des notables catholiques de ce pays, dont la conscience est, pour ainsi dire, asservie à un nationalisme passionné. De là des objections et des réponses véhémentes et astucieuses auxquelles il était nécessaire de répliquer. Tel est l'objet du volume intitulé : *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*, dont l'effet ne sera pas moindre que celui du livre dont il appuie et confirme les assertions. Le caractère en est expliqué dans une claire et vive *Préface*, due à la plume de Mgr Alfred Baudrillart. « Si désagréable, dit l'éminent prélat, qu'il nous soit de continuer une polémique qui, nous l'avouons, ne va pas sans quelques inconvénients, nous considérons comme un devoir supérieur de ne pas laisser tomber purement et simplement toutes les réponses qui ont été faites au livre : *La Guerre allemande et le Catholicisme*. On ne manquerait pas d'affirmer *urbi et orbi* que nous avons été réduits au silence. — Pour ne pas faire descendre la querelle dans des milieux qu'il n'est pas nécessaire qu'elle atteigne, nous avons préféré répondre par la voie du livre et en une fois, plutôt que de recourir jour par jour aux articles de journaux et aux brochures. — C'est donc à l'ensemble des objections qui nous ont été faites que nous répliquons dans le nouveau volume : *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*. » — La composition de ce livre, plus remarquable encore, selon nous, que le précédent, est la suivante. En premier lieu se présente une étude d'un très haut mérite : *La France et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne*, par Mgr Henri Chapon, évêque de Nice, œuvre d'un théologien et d'un philosophe profond, qui a pénétré, pour ainsi dire, jusqu'à l'essence de ce *pangermanisme*, dont l'ambition allemande veut faire, non seulement une politique, mais une métaphysique, bien plus, une religion, dont le triomphe consacrerait « la

pire des impiétés ». Le docte prélat a mis en regard *l'idéal de la France*, dont, en dépit de regrettables défaillances, il a montré l'inspiration vraiment humaine et, à plusieurs égards, la conformité aux enseignements de l'Évangile et du droit chrétien. Il a enfin professé en termes d'une solide éloquence « la loi du sacrifice opposée à l'appétit de domination ». — M. de Lanzac de Laborie a retracé ensuite, avec son talent bien connu d'historien, *les Origines de la guerre* et mis en lumière la responsabilité en vain repoussée par ses auteurs. — M. Denis Cochin a, faits et textes en main, caractérisé *la Violation de la neutralité belge*. — Le R. P. Janvier a confronté, avec l'autorité doctrinale qui lui est propre, les *Droits et devoirs des belligérants* et la conduite injustifiable des armées allemandes. — Mgr Battifol, dans une longue et savante étude : *Les Alliés et le Catholicisme*, a réfuté de main de maître les assertions inexactes et les conjectures aventureuses des docteurs Schroers, de Bonn, et Rosenberg, de Paderborn. — M. le baron d'Anthouard a comparé *le Régime des prisonniers de guerre en France et en Allemagne*. — M. Edmond Bloud a, d'après les publicistes allemands eux-mêmes, fait ressortir la déviation doctrinale, politique et pratique du grand et fameux parti du *Centre*. Tel est l'objet de son travail : *Le « Nouveau Centre » et le Catholicisme*, étude très détaillée, très fouillée, très instructive. — Enfin M. François Veuillot s'est attaché sous ce titre : « *La Guerre allemande et le Catholicisme* » *devant l'opinion*, à faire voir « l'effet produit par cet ouvrage, ou plutôt par cette opération de guerre défensive, et contre l'entreprise allemande et sur l'opinion étrangère. » Il a notamment fait ressortir l'effet atteint en Allemagne et la faiblesse des arguments qu'on a tenté d'y opposer. — Le volume est complété par d'utiles *appendices*, parmi lesquels nous relevons notamment les deux textes suivants : *Lettre du cardinal Gasparri au ministre de Belgique*. — *Manifeste des catholiques allemands contre le livre français* : « *La Guerre allemande et le Catholicisme* », suivi de la *Réponse du Comité catholique de propagande française à l'étranger*.

— Le livre auquel ces deux textes se réfèrent avait pour complément un album composé de « documents photographiques illustrant la conduite respective des armées allemande et française à l'égard de l'Église catholique ». Un second album, de composition semblable, est venu s'y joindre. Le texte en a été rédigé par M. François Veuillot, qui en a classé et expliqué les figures sous les chefs suivants : « Quelques-uns des prêtres assassinés par les Allemands. — Quelques-unes des églises incendiées à la main par les Allemands. — Louvain-Pompéi. Comment les Allemands triomphent d'une ville ouverte et sans défense. — Comment ils s'acharnent sur un sanctuaire de la Vierge. — Comment ils traitent les neutres. — Comment ils traitent

les arts. — Les Allemands oppriment et dévastent ; les Français sont accueillis comme des libérateurs. — La France est reconnaissante envers ses héros chrétiens. — Les Églises étant démolies par les Allemands, les soldats français prient Dieu en plein air. — Le Rôle de la religion dans l'armée française. — La Piété militaire. — La Piété civile pendant la guerre. — Comment ils (les Allemands) laissent nos églises en s'enfuyant. — Attentats sacrilèges. — Interventions providentielles. — La Dévotion de nos soldats. » M. S.

L'Ungheria e i Magiari nella guerra delle nazioni, da Armando Hodnig (*Quaderni della guerra*, 38). Milano, fratelli Treves, 1915, in-16 de xi-97 p. avec carte. — Prix : 1 fr. 50.

La Hongrie a, dans la guerre actuelle, une lourde part de responsabilité ; les Hongrois y ont apporté non pas seulement un esprit de solidarité résignée avec l'Autriche, mais un enthousiasme qui a surpris quelque peu les trop nombreuses personnes qui se berçaient dans l'illusion du libéralisme hongrois. Le petit volume de M. Hodnig explique assez bien les raisons de cette conduite, montre que la Hongrie n'a fait qu'appliquer un vieux principe de sa politique traditionnelle : contre l'Autriche en temps de paix, avec l'Autriche en temps de guerre. Il rappelle que le régime encore féodal qui règne en Hongrie, l'intransigeance dominatrice des Magyars vis-à-vis des nationalités qui forment malgré tout la majorité de la population, lui rendent l'union avec la monarchie des Habsbourg nécessaire. Il fait voir les dangers qui menacent de toutes parts le noyau des Hongrois et mettent sa domination à la merci du pacifisme des Roumains, l'entrée en jeu de la Roumanie pouvant provoquer le détachement de la Transylvanie et amener par contre-coup la révolte des autres nationalités.

Le dernier chapitre de l'étude de M. Hodnig a pour objet d'établir que la Hongrie n'a aucun titre à posséder un port sur la mer, que Fiume doit revenir à l'Italie et qu'il pourrait demeurer, à l'avantage commun, le débouché commercial de la Hongrie, comme Gênes sert de port à la Suisse. E.-G. Ledos.

Échos de guerre. France et Kultur, par l'abbé M.-M. Gorse. Paris, Téqui, 1915, in-16 de xv-197 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au début de la guerre — il y a déjà vingt mois — quand parvinrent en France les premières nouvelles des atrocités commises par les Allemands en Belgique et sur notre frontière du nord, il se trouva des gens pour penser que ces récits racontés ou tracés sous le coup d'une émotion légitime, pouvaient être taxés d'exagération. Nous n'en

sommes plus là. Nous savons maintenant, à n'en pas douter, que l'infamie, la cruauté de nos ennemis ont atteint des limites telles que les relations les plus véridiques resteront toujours au-dessous de la vérité, que les pires barbares du moyen âge demeuraient des hommes civilisés en comparaison des soldats du Kaiser actuel, que ces derniers ont trouvé le moyen d'être plus scélérats, plus criminels que les races primitives qui synthétisaient jusqu'ici les plus cruels représentants de la sauvagerie, de la bestialité humaine. Dans son intéressant volume, M. l'abbé Gorse nous donne une liste non pas complète des infamies commises par nos ennemis ; il en publie cependant une énumération suffisante, pour nous faire saisir à quel point les soldats allemands se sont mis volontairement et par ordre en dehors de toutes lois humaines et civilisées. L'ouvrage est divisé en six chapitres : I. Préparation de l'Allemagne à la guerre ; II. Déclaration de guerre. Violation et envahissement des pays neutres ; III. Premiers Combats. Bataille de la Marne. Le Crime de Reims. IV. Batailles de l'Aisne et de l'Yser. Mainfeste des Quatre-vingt-treize. Procédés de guerre allemands ; V. L'Élan national français. L'Héroïsme sur le front. Glorieux Épisodes, etc. VI. Les Blessés pendant la guerre.

Comme on le voit, le travail de M. l'abbé Gorse est un tableau vivant des grands épisodes de la guerre actuelle, un tableau à la Rembrandt où, sur le fond assombri par la fumée des canons, fulgurent les incendies, tandis qu'à terre coulent en larges ruisseaux le sang de milliers de victimes pitoyables : soldats pleins de jeunesse, vieillards, femmes, enfants innocents massacrés au nom du nouveau droit de la guerre, de la célèbre Kultur allemande. On lira avec un poignant intérêt ce livre qui est un des meilleurs qu'aient produits les événements tragiques de l'heure actuelle. C'est en toute vérité un bon et beau travail.

Comte de Sérignan.

De l'Arrière à l'avant. *Chronique de la guerre (octobre 1914-décembre 1915)*, par Charles Chenu. Paris, Plon-Nourrit, 1915, in-16 de viii-318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le charmant petit livre, si l'on peut user de cette épithète légère pour une matière grave, abordée avec tact, discernement et belle humeur ! Ce sont propos courants et sentences brèves frappant l'esprit en éveil sur les choses quotidiennes de cette terrible guerre. Les angoisses, les espérances, les certitudes de nos cœurs de Français trouvent leur expression sous la plume d'un patriote qui voit juste et dit bien. Ah ! le charme de l'esprit parisien, affiné, lettré et simple tout à la fois. Les lecteurs du *Gaulois* ont eu la primeur de ces billets délicats et délicieux qui renferment de grandes vérités, disent

des choses exactes, dénoncent des périls, flagellent des lâchetés ou des hypocrisies, exaltent des courages et magnifient des sacrifices. La forme littéraire donne une portée décuplée à ces sentiments sincères et justes. L'humour n'y est pas absent et plus d'un trait de satire porte là où la colère indignée eût peut-être échouée. Même dans les heures dramatiques que nous vivons, le ton tragique n'est pas toujours le plus éloquent. Ces notes au jour le jour relatent des impressions qui survivront aux mois que nous venons de traverser ; tel ou tel fait qu'elles dépeignent tombera dans l'oubli, les idées généreuses et viriles qu'elles défendent, demeureront comme un témoin pour hier, comme un exemple pour demain. Dans la parole d'un avocat comme Me Chenu, il n'y a rien du rhéteur, et on admire comment un homme habitué par sa carrière aux développements oratoires a su condenser sa pensée en des cadres si précis et des formes si pénétrantes.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Résistance de la Belgique envahie, par MAURICE DES OMBIAUX. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 240 p. — Prix : 3 fr. 50.

A la suite des armées en Belgique, par L. SCOTLAND LIDDEL. Ouvrage enrichi de notes spéciales du capitaine ALBERT DE KEERSMAECKER, de l'armée belge ; trad. de l'anglais par PH. MAZOYER. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-8 de VIII-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour teutoniser la Belgique. *L'Effort allemand pour exploiter la querelle des races et des langues,* par FERNAND PASSELECQ. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16 de 119 p. (*Pages actuelles*, nos 69-70). — Prix : 1 fr. 20.

Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique. 2e vol. *Rapports 13 à 22 de la Commission d'enquête.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8 de 196 p., avec fac-similés de carnets de soldats allemands. — Prix : 1 fr. 50.

— M. Maurice des Ombiaux, un écrivain politique belge justement apprécié dans son pays, explique en des pages ardentes quelle fut *la Résistance de la Belgique envahie*. A l'heure actuelle, le sujet nous est douloureusement familier ; ce ne sont donc pas des nouveautés qu'il convient de chercher dans les trente chapitres que le lecteur parcourt avec un grand serrement de cœur, mais un résumé des faits terribles qui ont ensanglanté le sol de nos paisibles voisins, depuis l'entrée des Allemands à Bruxelles, le sac de Louvain, la bataille de Charleroi, jusqu'à l'été de 1915. L'auteur insiste sur l'existence courageuse de ses compatriotes sous la domination allemande, il parle du barreau, de la magistrature, du clergé, de l'Université, des ouvriers, de la presse, il aborde « la question flamande », il conte comment les volontaires passent la frontière à leurs risques et périls, il montre le patriotisme des Belges reconnu par leurs ennemis eux-mêmes.

— Localisant ses souvenirs de témoin oculaire sur Anvers, Ma-

lines, Alost, Tournai, un journaliste anglais, M. Scotland Liddel, qui a marché *A la suite des armées en Belgique*, apporte des précisions de détails intéressantes. Il expose notamment (chap. VI) comment furent sauvés les trésors d'art de la cathédrale de Malines par un capitaine, Albert de Kersmaecker, qui joua d'ailleurs un rôle important dans toutes les aventures de M. Liddel. Celui-ci fit paraître ces récits dans des magazines anglais ; M. Philippe Mazoyer nous en donne la traduction.

— Avant ces attaques furibondes et ces combats sanglants, les Allemands avaient préparé leurs efforts *Pour teutoniser la Belgique*. M. Fernand Passelecq l'expose, montrant le plan de la manœuvre, l'application du programme, insistant sur les pamphlets anonymes, les journaux stipendiés, les complicités hollandaises : il conclut en montrant fièrement l'échec du dessein allemand. Une foule de précisions, de révélations, de documents donnent une valeur spéciale à cette étude qui parut dans le *Correspondant* du 10 sepembre 1915 et forme les nos 69-70 de la collection des *Pages actuelles*.

— Avec une netteté plus sèche, mais peut-être aussi plus expressive, les *Rapports sur la violation du droit des gens en Belgique* donnent la physionomie de l'invasion allemande. Dix rapports relatent les réquisitions illégales, l'emploi des gaz asphyxiants, de balles dumdum, les massacres (Warsage, Liége, Limbourg, Dinant), les déportations, les destructions méthodiques ; neuf annexes font passer sous nos yeux les reproductions photographiques d'affiches, de textes originaux, de carnets de soldats, des fac-similés d'imprimés et de lettres ; reproduisent le texte de la correspondance échangée entre le cardinal Mercier et les autorités allemandes, la protestation solennelle de Mgr Heylen, évêque de Namur. C'est ici le second volume de la *Publication officielle du gouvernement belge*, dont le *Polybiblion* (t. CXXXIII, février-mars 1915, p. 76) a analysé le tome premier.

Geoffroy de Grandmaison.

D'Oran à Arras, impressions de guerre d'un officier d'Afrique, par Henry d'Estre. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in-16 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

A peine arrivé en France où il devait passer un congé, l'auteur, dès le 28 juillet 1914, recevait l'ordre de rejoindre son régiment à Oran. Et de cette ville il s'embarque pour prendre part, contre l'Allemagne, à la guerre que cette puissance vient de déclarer à la Russie et à la France. Le tableau qu'il fait de la physionomie de l'Algérie aux premières heures de la mobilisation, puis de la traversée d'Oran à Cette est des plus pittoresques.

Les fonctions de M. Henry d'Estre, officier d'état-major, le mettent en contact avec nombre de chefs grands, moyens et petits et aussi, le cas échéant, avec des simples soldats. Il s'acquitte, toujours de bonne humeur, des missions les plus périlleuses, et cela avec un bonheur constant. Bien placé pour voir les choses, il peut apprécier à leur juste valeur, souvent très réelle, nombre de personnalités ; de même, il nous raconte dans un style alerte, pimenté de temps à autre d'expressions militaires énergiques, les faits de guerre dont il est témoin. Près de Paris, il assiste aux durs combats par lesquels nos généraux préludaient à l'action héroïque et formidable qui a pris le nom de bataille de la Marne. De cette bataille de plusieurs jours, il ne nous montre naturellement qu' « un coin. » Mais, quand même, que d'épisodes intéressants, émouvants l'auteur a recueillis et quelles couleurs vives il a su donner à ses récits ! A noter, en passant, que, le 6 septembre 1914, près de Villeroy, il a reconnu le corps du lieutenant Charles Péguy.

Après la marche en avant sur la Marne, M. H. d'Estre nous conduit sous Soissons et sous Arras et ne nous quitte qu'en face de la fameuse position du Labyrinthe, un peu avant sa prise par nos soldats. Nous ne saurions entrer dans les détails ; signalons toutefois à l'attention plus particulière des lecteurs les pages 163-166, ce que l'on pourrait appeler un aperçu de la psychologie de l'espionnage sur le Front et aussi de courts passages des pages 267-268 et 271-272, où l'infamie allemande est non pas seulement stigmatisée, mais, ce qui est préférable, bien établie. Ceux enfin qui veulent être fortement impressionnés n'ont qu'à ouvrir le volume aux pages 294-297 : il y a là un tableau de guerre effrayant.

Dans les éditions qui suivront sans doute la présente, je conseillerai à M. d'Estre de ne plus attribuer, comme cela lui a échappé par inadvertance sans doute, « à je ne sais plus quel Romain célèbre » le mot sinistre : « Le corps [ou le cadavre] d'un ennemi sent toujours bon », mais de le restituer à son véritable auteur, le roi Henri III, qui le prononça en contemplant le duc de Guise mort. — Page 134, note, ligne 3, une faute d'impression à faire disparaître : mettre 24 avril 1915 et non 1914.

E.-A. Chapuis.

Étapes et combats. Souvenirs d'un fantassin devenu cavalier (1914-1915), par Christian Mallet. Paris, Plon-Nourrit, 1916, in 16 de 246 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Simple dragon, à Reims, au moment de la mobilisation, l'auteur d'*Etapes et combats* était sous-lieutenant dans un régiment de ligne, lorsqu'il fut blessé le 13 mai 1915. A l'imitation des grands capi-

taines, il consacre les loisirs de l'arrière à mettre au net les meilleures pages de son carnet de route, ce qui est vraiment une besogne utile, car rien de ce qui nous permet de mieux connaître l'existence des soldats de la France ne saurait nous laisser indifférents. C'est toujours avec un intérêt nouveau que nous découvrons ces glanures de l'histoire, que nous lisons ces petits tableaux de guerre, où se montrent, à la lueur des combats, l'entrain, le courage, la gaieté du troupier français.

Les pages que publie le sous-lieutenant Mallet sont vécues ; elles montrent, avec le charme de la sincérité et de la simplicité, ce que le soldat voit et saisit d'une grande bataille, c'est-à-dire, en réalité, peu de chose, en dehors des événements qui se déroulent dans son voisinage immédiat. On comprend bien, en lisant ces récits, à quel point une affaire toute locale, peut-être très limitée, mais chaude, à laquelle un soldat prend part, a, pour celui-ci, plus d'importance et de gravité qu'une grande bataille dans laquelle sa compagnie, et même son escouade, resterait inactive. M. Mallet sait nous faire partager ses émotions et ses impressions ; espérons que sa blessure aura été assez légère pour lui permettre d'écrire le second volume de ses notes, celui de la victoire. J. C. T.

Une Visite à l'armée anglaise, par Maurice Barrès. Paris, Berger-Levrault, 1915, in-12 de 111 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'éminent académicien a réuni dans une élégante brochure les charmants croquis publiés l'été dernier par *l'Écho de Paris* à la suite d'une visite dans les camps anglais du front français. C'est un régal que de lire ou de relire ces récits, dans lesquels se retrouvent les meilleures qualités de simplicité et en même temps de pittoresque du style de M. Maurice Barrès. L'auteur, après nous avoir montré les Gourkas et les Sikhs, puis les Canadiens et enfin les soldats de la métropole, nous expose le service d'arrière, sa merveilleuse installation, le confort, le bien-être que l'intendance anglaise sait assurer aux engagés britanniques. Après nous avoir ainsi fait partager le plaisir qu'il a éprouvé à voir la richesse, le bel ordre et le sérieux des forces anglaises dans le nord, M. Barrès nous fait toucher du doigt l'étendue de l'effort anglais, ce qu'il a été et ce qu'il doit être, puis, en des pages émues, qui terminent dignement ce délicieux volume, il nous fait sentir le charme et le prix de l'amitié canadienne et aussi, du dévouement des races si diverses, amies de la France, qui sont venues se grouper sur notre sol. J. C. T.

Ma Captivité en Allemagne, par l'abbé Augustin Aubry. Paris, Perrin, 1916, in-16 de viii-167 p. — Prix : 2 fr. 50.

Journal d'un simple soldat. *Guerre-Captivité, 1914-1915*, par Gaston Riou. Paris, Hachette, 1916, in-16 de xxvii-251 p., avec des dessins de Jean Hélès. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier de ces volumes émane d'un prêtre, l'autre d'un infirmier. Prêtre et infirmier, d'ailleurs, sont des écrivains.

M. l'abbé Aubry, au moment où la guerre a éclaté, était curé à Dreslincourt, au diocèse de Beauvais. Le 23 septembre 1914, arraché brutalement à sa paroisse, il est, sans raison, contre tout droit, emmené en *Captivité en Allemagne*, avec plus de quarante de ses paroissiens. « Sur le chemin de l'exil », les prisonniers eurent à souffrir les mauvais traitements des grossiers soudards préposés à leur garde, sans compter les injures et les menaces de la foule teutonne. Arrivés au camp particulièrement insalubre de Niederzwerein, près de Cassel, le martyre continue. M. Aubry et d'autres prêtres catholiques deviennent la risée des bons bourgeois de Cassel (p. 50) et sont en butte au mépris des officiers et à la haine des soldats. Les internés sont nourris d'une façon abominable (p. 51). L'installation hygiénique n'est pas seulement défectueuse, elle est criminelle (p. 66). Un prêtre allemand porte quelques secours à ses confrères malheureux ; il ne tarde pas à être déplacé (p. 92-94). Transféré au château de Hassenberg, puis au château de Celle, avec deux autres prêtres, M. Aubry voit sa situation un peu adoucie. C'est en ce dernier fort, dont le commandant se montrait bienveillant, que lui fut annoncée la nouvelle de son rapatriement. En route alors pour Rastatt, où les libérés sont retenus quinze jours encore, dans le fort Friedrichs ; là, ils sont les témoins désolés et impuissants des souffrances infligées aux prisonniers civils. « Ah ! s'écrie l'auteur (p. 95), les Allemands ne savent pas quelle réserve de haine trop justifiée ils accumulent dans le cœur des Français ! »

Enfin, le 27 février 1915, M. l'abbé Aubry et 450 de nos malheureux compatriotes, hommes, femmes et enfants, rentrent en France par la Suisse, dont les habitants leur font le plus cordial accueil.

Ce très suggestif volume est précédé d'une Lettre-Préface de Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, de laquelle je détache ces quelques lignes, très significatives, à l'adresse de l'auteur : « Vous dites ce qui fut, rien de plus. Dans votre cœur de prêtre, vous pardonnerez à vos bourreaux ; vous avez déjà pardonné. Mais, Français, vous deviez votre témoignage à votre patrie calomniée devant les neutres. »

Ce témoignage est net et ferme. Il restera comme une marque d'infamie imprimée sur la face de l'Allemagne prussianisée.

— Le ton de l'infirmier est fort différent de celui du prêtre. Le *Journal d'un simple soldat*, de M. Gaston Riou, illustré avec esprit par M. Jean Hélès, est précédé d'une Préface de M. Édouard Herriot, où celui-ci conseille à l'auteur d'envoyer son livre « aux officiers qui commandent les dépôts de prisonniers allemands en France. » L'idée a sa valeur : aussi, de mon côté, j'engagerai M. l'abbé Aubry à donner la même direction à son volume.

Dans une Introduction intitulée : *Ressouvenirs d'un autre voyage*, M. G. Riou résume d'abord les impressions toutes récentes (1913) qui lui sont restées d'une longue visite en Allemagne. A cette époque, il s'est trouvé en rapports avec un banquier, un président d'étudiants, un professeur, etc. Doctoralement, tous ces gens-là nous déclaraient usés, finis...

Soudain, les empires du centre, associés étroitement dans la convoitise du bien d'autrui, déclanchent la conflagration européenne. Dès le début de la campagne, en Lorraine, l'auteur est fait prisonnier avec d'autres infirmiers et des médecins, au mépris de toutes les conventions internationales. Et cette « Croix-Rouge » est expédiée au fort Orff, près d'Ingolstadt.

Dès le 16 septembre 1914, M. G. Riou commence son Journal ; il le clôt le 31 juillet 1915. Après l'avoir lu en son entier, je me suis demandé si cet humoriste était un catholique frondeur ou un protestant. A coup sûr, il n'est pas des nôtres, ce qui ne l'empêche pas d'être un bon Français. Sa philosophie, qu'il expose volontiers de temps à autre, est celle d'un profond sceptique qui juge les hommes, les choses, les faits sans parti pris : il constate certain jour, hélas ! entre des Français captifs, des mésintelligences provenant de pauvres, de pitoyables intrigues et cela lui arrache une réflexion que je reproduis ici, toute vive : « Cette révolution autour d'un fromage me rend suspectes, tout à coup, toutes les révolutions. Cette petite révolution me gâte la grande. Il me semble qu'on m'a diminué l'humanité. Si ces clameurs de justice n'étaient, à tout prendre, que les grognements de l'envie ?... » (p. 132). Voilà des déductions qui, dans leur profondeur et leur à propos, m'ont ravi.

M. Riou ne semble pas, personnellement, avoir trop souffert de la faim au fort Orff : les parents et amis de France ne l'oubliaient pas ; bien entendu, il partageait argent et provisions avec les plus délaissés de ses compagnons d'infortune. Puis, il était *persona grata* auprès du commandant, le baron von Stengel, un parfait gentilhomme, assure-t-il. Il est vrai que son successeur se montra sensiblement plus raide.

En détail, l'auteur raconte tout ce dont il a été témoin au fort Orff, en un style original, qui ne recule pas, de loin en loin, devant

des expressions n'ayant pas cours dans les salons : nos Poilus, on le sait, se servent d'un langage énergique et imagé. Ce qui surprend un peu dans le présent livre, c'est la gaîté qui y éclate fréquemment : la tristesse de la situation n'a pas fait disparaître le rire. A noter enfin des pages sceptiques, quelque peu méprisantes, visant les masses allemandes et qui étonneront plus d'un lecteur français : « Le Petit Peuple allemand et la Guerre » (p. 228-245).

Brusquement, sans nous avoir en rien préparés à ce dénouement, M. Riou nous apprend que, le 31 juillet dernier, son « convoi a traversé la Suisse » Ses épreuves ayant pris fin, il revenait en France. « J'étais ivre de bonheur », déclare-t-il. — Je le crois sur parole.

E.-A. Chapuis.

Diario della guerra d'Italia, *raccolta dei bullettini officiali e altri documenti*. IV-V (*Quaderni della guerra*, 41-42). Milano, fratelli Treves, 1915-1916, 2 fasc. in-16, paginés 345-522, avec portraits et cartes. — Prix : 1 fr. le fascicule.

L'utile, la précieuse collection du *Diario della guerra d'Italia* (Cf. *Polybiblion*, t. CXXXIV, p. 248) s'est augmentée de deux nouveaux fascicules. Le quatrième nous donne la série des communiqués, toujours nets et précis, du général Cadorna du 5 septembre au 19 octobre 1915. Nous rappelons qu'à ces communiqués, le *Diario* joint, jour par jour, des renseignements sur les événements qui se passent sur les divers théâtres de la guerre et sur les autres faits qui peuvent influer sur son développement. Parmi les documents annexes de ce quatrième cahier, nous noterons : la lettre de Balfour sur la guerre des sous-marins, la lettre du duc de Montpensier au tsar de Bulgarie, les déclarations de Salandra sur le rôle de la censure en temps de guerre: 4 cartes (le val d'Adige et le lac de Garde ; Borgo et val Sugana ; le val d'Ampezzo, le val de Fella) et quatre portraits dont celui du vieil amiral Corsi, le nouveau ministre de la marine et celui du sous-lieutenant Raggi, le premier décoré de la médaille d'or pour le courage militaire, ornent ce fascicule.

Le cinquième, qui conduit les communiqués du 20 octobre au 1er décembre 1915, nous donne entre autres documents : un discours de Barzilai pour la mobilisation civile à Rome (29 octobre 1915), une allocution de Salandra à Milan (9 novembre), avec la réponse du cardinal Ferrari ; le discours d'Orlando à Palerme (21 novembre 1915) sur « les raisons et les caractères de notre guerre. » Deux cartes (la zone de Caporetto à Plezzo, la zone de Gorizia à Termino) et quatre portraits, dont celui du ministre Orlando, complètent ce fascicule.

E.-G. Ledos.

Nel solco della guerra, da Paolo Orano. Milano, fratelli Treves, 1915, in-16 de 277 p. — Prix : 4 fr.

Il y a beaucoup à prendre dans les douze articles dont se compose ce volume et qui s'échelonnent du mois d'août 1914 au mois d'août 1915. Ces considérations, semées dans le sillon de la guerre, sont suggestives et méritent l'attention, même quand elles appellent la discussion. Voici l'indication sommaire de ces douze chapitres :

I. *Jésus et la Guerre.* En rappelant que N.-S. est venu apporter, suivant ses propres paroles, non la paix, mais la guerre, l'auteur arrive en faveur de celle-ci à des conclusions qui risquent d'être fausses. — II. *Rome impériale sur mer.* Brillant aperçu de l'histoire de la maîtrise de la mer obtenue par la Rome antique et qui est un appel à l'Italie pour le développement de son rôle maritime. — III. *Effort et non pas force,* telle est la façon dont M. Orano caractérise l'immense et ambitieuse entreprise des empires centraux. — IV. *Comme la feuille,* dont parle Dante, qui plie au passage du vent et se redresse par sa propre vertu, ainsi l'homme latin, un moment ployé sous l'ouragan germanique, se relève pour une vie nouvelle et plus puissante. — V. *La Chimère socialiste et la Guerre.* — VI. *Les Neutralistes rouges* ne s'opposent à la guerre qu'au nom de la lutte de classe. — VII. *Les Deux Dangers,* ce sont, pour l'auteur, le catholicisme « à la Péguy » ou « à la Sorel », et le luthéranisme germanique. — VIII. *Pour une entente avec la France.* — IX. *Les Courbes de l'épopée* (sur le syndicalisme et le socialisme en Angleterre). — X. *L'Aberration hongroise.* — XI. *Joffre* : « Joffre a sauvé et renforcé la France républicaine », « la République de l'avenir, le régime de l'esprit, le règne de la conscience, l'empire du devoir. » — XII. *L'Obscure Erreur de notre génie* : cette erreur, M. Orano la stigmatise dans l'attachement aux théories et aux façons de penser germaniques, contraires à l'esprit latin.

On le voit, ce livre est surtout un livre de doctrine et d'idées ; et c'est par là qu'il se recommande à l'intérêt des lecteurs.

E.-G. Ledos.

Oltre gli antichi confini, *impressioni di un giornalista sul teatro della guerra italo-austriaca,* da Teodoro Rovito. Napoli, Nicola Jovene (1916). in-16 de 190 p. — Prix : 2 fr.

Si précis et si clairs que soient les communiqués du général Cadorna, ils ne suffisent pas naturellement à satisfaire la curiosité du public ; la sobriété même avec laquelle ils sont rédigés empêche d'y donner autre chose que la substance, je dirais presque le squelette des opérations militaires. En autorisant un certain nombre de jour-

nalistes, tant italiens qu'étrangers, à faire au Front une visite qui a duré près de cinq semaines, le commandement suprême leur a fourni le moyen de faire comprendre à leurs lecteurs la nature des opérations de cette guerre difficile, on peut même dire prodigieuse, et de les mettre en communication avec l'âme des soldats qui depuis si longtemps donnent à la patrie leur activité, leur énergie, leur sang avec un courage inlassable.

Ce sont les impressions d'un de ces journalistes que nous avons dans le livre dont nous venons de transcrire le titre. M. Rovito était, dans la visite au front, le représentant du journal napolitain *Roma* ; l'on ne s'étonnera donc pas qu'il ait fait, dans ses articles, une large part à ses compatriotes et que, dans ses conclusions, il ait cité, avec une complaisance fort légitime, les éloges donnés par un capitaine piémontais au courage et à la valeur des Napolitains, démentant la légende qui les accuse d'être de piètres soldats.

Mais pour tenir une place importante dans le livre de M. Rovito, les Napolitains ne l'occupent pas tout entier ; au milieu de descriptions, qui parfois tournent trop au guide, on y trouve mainte anecdote sur la vie des soldats italiens, sur la conduite des Autrichiens avant et au début de la guerre dans les pays nouvellement conquis par les Italiens, sur les sentiments de la population frontière. Nous y signalons une précision intéressante sur le lieu où est tombé le général Cantore.

E.-G. LEDOS.

L'Action des Alliés sur les mers, par A. ROUSSEAU. Paris, Alcan, 1916, petit in-8 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Le distingué rédacteur maritime du *Temps* a exposé, dans une nouvelle brochure, l'action des flottes alliées, depuis l'origine de la guerre jusqu'à la fin de 1915. Ce faisant, il a rendu service à la cause des alliés, car, par le groupement des faits, l'action navale de nos bâtiments prend toute son importance, que le public est trop souvent porté à nier. En effet, on se rend généralement mal compte que l'action maritime est double : elle est en même temps positive et négative.

Par son action positive, la marine chasse l'ennemi des mers, assure les transports, attaque les défenses des côtes. Mais, son rôle principal, celui qui excite le plus l'intérêt du public et qui consiste à faire disparaître la marine ennemie, s'est, dans la guerre actuelle, terminée assez rapidement, faute de combattants : le dernier, le « Dresden », a disparu en mars 1915. L'action négative de la marine est non moins importante, mais elle est cachée et ignore la gloire. C'est une simple action de présence, par laquelle la flotte, par le seul fait de son existence, empêche l'ennemi de sortir de ses ports. C'est ainsi que la

présence seule de la flotte anglaise dans un port de l'Écosse interdit à l'escadre allemande de sortir de Kiel et, par suite, assure à nos transports la liberté des mers que gênent sans doute, sans pouvoir toutefois y porter gravement atteinte, les sous-marins allemands. Ce sont les manifestations de ces rôles divers des marines alliées que M. Rousseau a mises en lumière dans des pages remplies de faits, apportant ainsi une importante contribution à l'histoire de la guerre mondiale. Le dernier feuillet contiendra le récit de la défaite de l'escadre allemande par les escadres alliées. Ce sera le signal de la fin ; Dieu veuille qu'il ne se fasse pas trop attendre. J. C. T.

L'Aviation pendant la guerre, par Gustave Crouvezier. Paris, Berger-Levrault, 1916, in-8 de xvi-156 p., avec 86 photogr. — Prix : 3 fr. 50.

Il est vraiment trop tôt pour donner comme titre à un volume « l'Aviation pendant la guerre ; » il aurait été préférable d'écrire « Au début de la guerre », car nous espérons bien que l'aviation est loin d'avoir dit son dernier mot. Cette légère critique formulée, nous pouvons, sans restriction, reconnaître le plaisir que nous avons eu à examiner les nombreuses gravures et les croquis de cet ouvrage, à lire son texte fort intéressant et que précède une excellente Préface de M. Maurice Barrès.

Après avoir, en quelques lignes, résumé l'historique de l'aviation, l'auteur décrit les différents types d'avions, puis expose l'état de l'aviation militaire des différentes puissances belligérantes à l'ouverture des hostilités. Un chapitre important donne ensuite, avec d'excellentes photographies et des croquis très clairs, les caractéristiques des principaux avions et hydravions français, anglais, allemands, russes et italiens. L'ouvrage se continue par une intéressante étude sur l'utilité de l'aviation pendant la guerre actuelle. On trouve enfin une longue liste chronologique des exploits de nos aviateurs et des aviateurs alliés depuis le début de la campagne, la liste des aviateurs français tués en service commandé et, pour clore le volume, des indications permettant de distinguer les avions alliés des appareils ennemis. J. C. T.

L'Armée de l'air, sa prédominance et sa tactique, par ***. Paris, Berger-Levrault, 1915, in-16 de 95 p., avec 39 fig. et 1 pl. — Prix : 2 fr.

Cette modeste brochure bleue, qui compte moins de cent pages, est plus importante par le sujet traité, et aussi plus intéressante, que bien des volumes aux pages nombreuses. L'auteur qui, trop modeste, dissimule son nom, s'est en effet proposé d'établir la prédominance et

la tactique de l'armée de l'air, en fonction des lois simples de la guerre, lois qui sont exposées dans les premières pages de la brochure.

Écrit en 1913, et publié seulement il y a quelques semaines, cet ouvrage est devenu singulièrement opportun, au moment où l'armée de l'air paraît devoir prendre, dans la suite de la guerre, un rôle de plus en plus important. C'est un livre abstrait — un peu trop peut-être — qui présente un corps de doctrine immuable, indépendant des progrès de l'engin et de la technique de l'arme. Par là-même, il sera utilement étudié par tous ceux qui travaillent à la création et au développement de l'armée de l'air de la France. J. C. T.

Le Rôle de la Suisse, par Édouard Chapuisat. Paris, Chapelot, 1915, petit in-8 de 111 p. — Prix : 1 fr. (Collection « La Guerre européenne. »)

Un écrivain de Genève, M. Édouard Chapuisat, s'est chargé de nous exposer dans la collection « La Guerre européenne » le rôle de la Suisse dans ce terrible conflit et plus généralement dans l'ensemble et l'équilibre des États d'Europe. Il s'est acquitté de cette tâche en trois chapitres, savoir : I. *Un Bilan*. Ce chapitre a un caractère historique et descriptif. II. *La Neutralité de la Suisse*. L'auteur y distingue la *neutralité politique* et la *neutralité morale*. III. *Les Activités de la Suisse neutre*. Il s'agit de « l'œuvre humanitaire accomplie par la Suisse » au profit des belligérants. — Nous regrettons d'avoir à constater que, dans son ensemble, ce petit ouvrage, plein d'ailleurs de sentiments excellents, est composé de façon obscure et confuse, écrit dans un style prétentieux et entortillé. Il vaut surtout par les faits, les indications et les textes qu'il contient, en trop petit nombre. Le sujet promettait et pouvait donner davantage. M. S.

La Petite Histoire. Prussiens d'hier et de toujours, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Personne n'ignore le beau talent d'historien anecdotique dont est doué M. G. Lenotre et l'usage qu'il en a fait, non seulement en des livres nombreux et goûtés, mais dans la presse périodique. Il a mis ce talent en accord avec les circonstances et au service d'un patriotisme passionné en une série d'articles, qu'il vient de recueillir dans le volume : *Prussiens d'hier et de toujours*, où il les a rangés sous les chefs suivants : *Leur Démence*. — *Les Apôtres de la « Kultur »*. — *Leurs Maîtres*. — *La Belgique suppliciée*. — *Quand nous allons chez eux*. On y trouve les qualités d'exposition pittoresque et la verve ardente de l'auteur, encore excitées ici par une indignation très justifiée mais qui nous semble, à vrai dire, s'être, dans telle et telle page, laissé

entraîner au-delà d'une juste mesure. C'est ainsi que, malgré notre estime et notre sympathie pour M. Lenotre, il nous est impossible de ne pas considérer l'article intitulé : *Gaz asphyxiants* (il ne s'agit point de l'engin de guerre trop connu, mais d'une tare physique attribuée en bloc à toute la race allemande) comme regrettable de fond et de forme. M. S.

Le Destin de l'empire allemand et les Oracles prophétiques. *Essai de critique historique,* par Yves de la Brière. Paris, Beauchesne, 1916, in-16 de 187 p. — Prix : 2 fr. 50.

Aux époques tourmentées on voit toujours se produire ou se renouveler une littérature prophétique offrant, au moyen de prédictions plus ou moins anciennes et plus ou moins authentiques, une satisfaction d'espérance aux esprits et aux cœurs qui souffrent de ces tourments. Ç'a été le cas en 1870-1871 et il en est de même aujourd'hui. Notre très distingué collaborateur, M. Yves de la Brière, a pensé avec raison qu'il y avait lieu de soumettre à l'épreuve de la critique historique quelques-unes, les plus célèbres ou les plus goûtées, des prophéties actuellement en cours sur l'issue de la terrible guerre où l'avenir de l'Europe est engagé. C'est ce qu'il a fait dans une série d'articles publiés dans les *Études* (septembre à décembre 1915) et réunis aujourd'hui dans le présent volume. Après avoir rappelé les sages prescriptions de l'Église en cette matière, l'auteur écarte par d'excellentes et parfois piquantes raisons les prédictions désignées par les titres suivants : I. La Prophétie de Fiensberg et les Dates fatidiques. II. La Prophétie d'Hermann et le Destin des Hohenzollern. III. Le Cycle Westphalien et le Champ des Bouleaux. IV. L'Apocalypse de Frère Joannès et l'Antéchrist. — Il met notamment en relief l'audacieuse dextérité avec laquelle certains éditeurs et propagateurs des oracles dont il s'agit pratiquent l'art d'accommoder les textes aux circonstances. « Il est désirable, dit-il, que le public catholique soit mis en garde, avec des arguments motivés, contre la diffusion de cette littérature suspecte » (p. 93-94). — Les deux dernières études sont d'une critique aussi avisée, mais aboutissent à une appréciation différente. Celle qui a pour titre : *Le Bienheureux André Bobola et la Restauration polonaise,* donne lieu à une très bonne discussion, qui conclut sous réserve à une certaine probabilité. La dernière, plus remarquable encore et d'une précision rigoureuse, a pour sujet : *Le Bienheureux Curé d'Ars et la Revanche française.* Voici, d'après l'auteur lui-même, l'analyse de ce beau et bon travail : « 1° *Les Sources et les Textes.* Énumération des documents imprimés parus de 1871 à 1915. Documents inédits dont nous sommes redevables à Mgr Convert, curé d'Ars, et à MM. les lazaristes de Paris. — 2° *Critique des*

Textes et des Témoignages. Le Frère Gaben et la *tradition de Paris.* Comparaison des témoignages, en partie concordants et en partie divergents, recueillis à différentes époques. Mgr Perriot et M. Bolland attestent l'existence d'une *tradition d'Ars*, distincte de la *tradition de Paris.* Recevabilité historique, probabilité sérieuse de l'attribution au curé d'Ars des prédictions de la Revanche française au sujet desquelles il y a concordance entre les deux groupes de témoignages. » — Comme spécimen et modèle de bon esprit et de saine méthode, dans sa partie négative et dans sa partie prudemment affirmative, l'ouvrage de M. Yves de la Brière est à lire et à faire lire. M. S.

Les Leçons de la guerre, par Paul Stapfer. Paris, Fischbacher, 1915, in-16 de XIII-179 p. — Prix : 3 fr.

M. Paul Stapfer, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux, s'est fait, par de nombreux ouvrages d'esthétique, de littérature et aussi de philosophie religieuse (peu orthodoxe), une renommée notable dans les lettres françaises de notre époque. Il est naturel que son esprit et sa plume, excités par une indignation à la fois patriotique et humaine, se soient tournés vers l'horrible conflit auquel l'Europe est en proie. De là le volume intitulé : *Les Leçons de la guerre*, dont les cinq premiers chapitres ont été publiés d'abord comme articles dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne. En voici les sujets : I. Fins de Mondes. Ère nouvelle. — II. Le Dieu de l'Allemagne. — III. La Liberté humaine révélée par la guerre. — IV. Questions de conscience. — V. Sincérité. — La quatrième a valu à la *Bibliothèque universelle* une saisie d'abord, puis une condamnation par le tribunal fédéral pour « délit d'outrage à un peuple, chef d'État et gouvernement étrangers », lisez allemands. — Le sixième chapitre : *Mon dernier petit Sermon de guerre. L'Épreuve*, est une addition à un recueil précédent : *Petits Sermons de guerre*, discours prononcés, si nous ne nous trompons, dans un temple protestant de province en remplacement du pasteur mobilisé. Le volume se termine par deux Appendices. Le premier est une courte note sur l'origine du mot « Boche », publiée dans le journal *le Temps* du 17 avril 1915. Le second est une assez longue étude de philosophie morale, publiée au mois de juin 1914 dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* et intitulée : « Sois bon ». — Il y a beaucoup à louer, pour le fond et pour la forme, dans ce volume de M. Paul Stapfer. Nous y avons notamment goûté la flétrissure de la « guerre à l'allemande » (p. 36-37) et la juste équation entre la *barbarie* et la *Kultur* (p. 37) ; le bel et ferme éloge du réveil et de la transformation française (p. 44 et suiv.) ; les sages réflexions sur certaines exagérations et certains

abus de fanatisme patriotique (p. 90) ; la critique ferme et sensée de récentes erreurs littéraires, de divers écarts de pensée et de style de nature à nous éloigner de notre « tradition nationale », de nos « grands éducateurs classiques », auxquels « il faut nettement revenir » (p. 98).

Mais à côté de ces éloges de fortes réserves doivent être faites, non seulement sur un assez bon nombre de jugements ou de vues de l'auteur, mais sur la tournure et la tendance générale de son esprit. La pensée de M. Paul Stapfer demeure en effet dominée par son éducation de protestant libre penseur et par ses habitudes, non seulement kantistes, mais hégéliennes et renanistes. Cette philosophie erronée, toujours au fond sceptique et sophistique, et dont les affirmations mêmes ne sont jamais parfaitement sûres, a laissé dans les pages dont il s'agit trop de traces fâcheuses, pour qu'on ne doive pas resteindre aux seuls esprits mûris et armés par une solide orthodoxie l'agrément d'en goûter le réel mérite. — Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de mettre sous leurs yeux, en terminant cet article, une jolie épigramme dans l'ancien goût français, dont un ami de M. Stapfer, « poète d'occasion et professeur *émérite* », est l'auteur ingénieux et fin (p. 17) :

« Croyez-vous en Dieu ? » Telle est la demande
Qu'on fit à Guillaume empereur et roi.
— « Qui ? moi ! croire en Dieu ? la méprise est grande.
C'est, je vous l'apprends, Dieu qui croit en moi. »

M. S.

Réquisitions militaires (armées de terre et de mer), par Paul-Louis Gruet. Paris, Alcan, 1915, gr. in-8 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde, en France — et probablement ailleurs — est censé connaître la loi. Cependant, combien l'ignorent, nous n'essaierons pas d'en fixer le chiffre. En ce qui touche, en particulier, les questions relatives à l'armée, spécialement en ce qui concerne la législation militaire, l'ignorance est plus grande qu'on ne se le figure généralement. Pour ne parler que des prescriptions relatives aux réquisitions — dont les premières datent de 1877 ; il y aura bientôt un demi-siècle — cette ignorance a été mise en lumière depuis vingt mois, d'une façon qui pourrait passer parfois pour comique, si l'on pouvait rire dans les temps tragiques que nous traversons. Quiconque a été appelé à s'occuper de réquisition, a pu constater combien nous ne disons pas de simples réquisitionnés, mais des réquisitionnaires officiels, préfets, sous-préfets, maires, adjoints, etc., avaient, à cet endroit, à apprendre, combien d'écoles ont été faites, qui auraient dû être évitées. C'est en constatant combien il était urgent de mettre fin à une

situation si préjudiciable au bien du pays et, en particulier, à celui de nos armées, qu'un juriste compétent, M. Gruet, député de la Côte d'Or, a résumé en un écrit pratique l'ensemble des prescriptions relatives aux *Réquisitions militaires*, notamment la loi du 3 juillet 1877, le décret sur le même sujet du 2 août suivant et, tout spécialement, les lois, décrets, arrêtés, circulaires, instructions, notes sur la matière des années 1914 et 1915. De ces dernières, le chiffre s'élève à soixante tout juste. L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans le premier M. Gruet étudie la façon dont doivent être opérées les réquisitions, par qui, à qui adressées, etc. ; comment le réquisitionné est indemnisé, etc. La deuxième partie traite de certaines réquisitions spéciales : chevaux, mules, mulets, voitures attelées, harnais, voitures automobiles. Une première annexe munie d'une table chronologique fournit la liste des 60 instruments législatifs, notes, circulaires, etc. dont nous parlions tout à l'heure ; l'annexe II est consacrée à l'élucidation de certaines questions posées depuis la guerre, et concernant quantité de problèmes importants, notamment ceux ayant trait au ravitaillement en blé de la population civile. Très clairement exposé, le sujet traité par M. Gruet est de ceux que chacun doit connaître aujourd'hui. Nous signalons ce livre comme une publication indispensable non seulement aux autorités chargées d'effectuer les réquisitions, mais aussi aux propriétaires, fermiers, classes multiples de citoyens qu'atteint à chaque instant le droit de réquisition. Notons, en terminant, les trois tables annexées à l'ouvrage ; elles facilitent singulièrement les recherches.

Comte de Sérignan.

Guerre de 1914-1915. Le Tir pour vaincre, par le commandant d'André. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-16, x-274 p. avec 3 figures et 1 planche. — Prix : 3 fr.

Le commandant d'André qui, avant la guerre déjà, s'occupait de balistique et spécialement des questions concernant le tir de l'infanterie, nous donne aujourd'hui *le Tir pour vaincre*. M. d'André ne lira probablement pas le présent compte-rendu ; il est prisonnier de l'ennemi. Prisonnier ! et dans quelles circonstances ! Dans la nuit du 19 au 20 mai dernier, le commandant recevait l'ordre d'attaquer une série de tranchées allemandes ; il s'en emparait ; mais, brusquement cerné par des forces décuples, il résistait pendant trois jours à la tête d'une poignée de braves, à un assaillant qu'enhardissait la lutte à dix contre un. Le soir du troisième jour l'adversaire pénétrait enfin dans les tranchées conquises et ne rencontrait dans ce charnier que quelques survivants parmi lesquels un officier supérieur dont la mort n'avait pas voulu. Le lendemain, le général von ....., commandant

l'armée allemande, saluait le commandant d'André et devant son état-major, lui tendait la main en lui disant : Vous êtes un brave ! L'héroïsme de d'André était ainsi cité à l'ordre du jour de l'armée..... ennemie avant qu'il le fût à l'ordre de la nôtre. Il y a, comme on le voit, des bravoures qui s'imposent à l'admiration d'adversaires même comme les Allemands. — *Le Tir pour vaincre*, écrit par le commandant d'André à l'ambulance de la Persegotière, près de Nantes, au cours d'un séjour réclamé par une première blessure, résume les principales notions indispensables pour le tir de combat, et bien que les temps présents soient davantage ceux de l'action que de l'étude, ce travail n'en sera pas moins bien accueilli par ceux qu'il intéresse avant tout, c'est-à-dire par nos officiers d'infanterie. En particulier la deuxième partie : *Tir sur un but invisible*, est à signaler. En ce temps de guerre de tranchées, où l'adversaire se devine plutôt qu'il ne s'aperçoit, où cependant l'on sait où il se trouve, nos soldats ne tirent presque jamais sur un but visible, nettement déterminé. Le tir de rasance le tir indirect — qui sont d'ailleurs très différents, tout en demeurant fort efficaces l'un et l'autre suivant les circonstances — sont continuellement appliqués par nos soldats au front et l'on peut en obtenir des effets foudroyants quand ils sont judicieusement commandés et exécutés. Les divers chapitres résumés sous le titre général de Conclusion sont également pleins d'intérêt et d'enseignements. Il serait bon que ce volume du commandant d'André fût répandu largement parmi nos troupes ; il y rendrait les plus grands services.

COMTE DE SÉRIGNAN.

Vouloir !... La Volonté à la guerre, par le capitaine FOLLIET. Paris, Chapelot, 1915, in-8 de XIII-392 p., avec une carte. — Prix : 6 fr.

Le remarquable ouvrage du capitaine Folliet était composé, prêt à être livré, en août 1914, à Nancy. Il ne fut publié que plus d'un an après, sans que l'auteur ait cru devoir rien ajouter ni rien retrancher au texte primitif. Cela seul suffirait à prouver la valeur de ces pages, puisque les conclusions qui se dégagent d'une méditation puissante et serrée de l'histoire n'ont reçu aucun démenti des événements qui se sont déroulés au cours de ces douze mois.

Le but de ce volume, né d'une étude impartiale de la « science de la guerre », est de faire ressortir l'importance, à la guerre, de ce facteur de tout premier ordre qu'est *la Volonté*. Pour arriver à démontrer la toute puissance de la volonté, mettre en lumière les facteurs qui sont favorables et ceux qui sont défavorables à l'épanouissement de cette vertu guerrière, l'auteur a étudié les guerres du passé, mais plus particulièrement la campagne de 1870, afin de pouvoir mieux con-

naître l'adversaire d'hier, devenu, comme cela était certain, l'ennemi d'aujourd'hui.

Une œuvre telle que celle soumise aujourd'hui au public par le capitaine Folliet, ne s'analyse pas. Elle se lit d'un bout à l'autre, car chaque mot a sa valeur, elle se médite et, le livre fermé, non sans angoisse, le lecteur fait des applications aux événements actuels, il les explique à la lumière des leçons du passé, il essaie de lire l'avenir, il veut se convaincre que les fautes d'autrefois ne se sont pas répétées, il veut oublier que l'histoire est un perpétuel recommencement..... Toutefois, il est possible et utile de donner une idée du contenu de ces substantielles pages, de l'esprit qui les anime, de la conclusion qui s'en dégage, en y glanant çà et là quelques citations, qui feront mieux connaître l'ouvrage qu'un froid résumé.

Au cours de tout le volume, l'auteur nous démontre et nous convainc que « la victoire va, non pas à celui qui, simplement, la souhaite, la désire, mais à celui qui la veut d'un vouloir passionné et sauvage, d'un vouloir devant lequel tout s'efface : craintes des sacrifices nécessaires, sensiblerie humanitaire, respect des conventions..... » Il ajoute que « l'offensive seule procure le succès ; la défensive, l'attente sont facteurs de défaite » et, puisque « la guerre est une tragédie sanglante, il est contraire à son essence même de s'y montrer avare de sang versé ; la trame doit en être conduite avec le maximum d'énergie, par la mise en œuvre totale, intense, tenace et brutale des moyens dont on dispose, sans souci des pertes en or ou en vies humaines. »

Enfin — car il faut se borner — nous serons d'accord avec l'auteur pour reconnaître que la volonté qui procure la victoire ordonne d'« agir, d'avancer, de prendre joyeusement les responsabilités, de poursuivre sa tâche, quand même » tandis que les préceptes de timidité, qui conseillent de « craindre l'adversaire », « d'attendre », de « craindre la sanction », de « s'arrêter », « d'adapter sa volonté à celle de l'ennemi », conduisent à l'absence de volonté, à l'inertie, à la défaite.

L'ouvrage se termine sur un chapitre d'espérance, « la volonté française », et, avec l'auteur, nous voulons être persuadé que cette volonté, celle de nos chefs, nous donnera bientôt la victoire totale qui permettra aux lourds bourdons de bronze, muets depuis Solférino, de lancer à pleine volée les *Te Deum* d'allégresse. J. C. T.

L'Europe qu'il nous faut faire. La Guerre. La Paix. L'Organisation du droit-force, par le colonel Biottot. Paris, Fournier, 1915, in-16 de 100 p., avec carte. — Prix : 1 fr.

Les Allemands depuis le commencement de la guerre ne se sont

pas fait faute d'escompter à leur profit le succès final, et avec une naïveté prudhommesque, ils ont dressé la carte de la nouvelle Europe telle qu'ils entendent la tracer après la victoire. La Belgique tout entière, la Flandre, l'Artois, la Picardie, la Normandie, la Champagne, etc., etc., la Pologne, Salonique, Constantinople, etc., sont ouvertement réclamés par ces conquérants gargantuesques, qui prennent trop volontiers leurs convoitises pour des réalités. Chez les nations de la Quadruple-Entente, les considérations sur le même sujet n'ont guère été mises en avant, et en tout cas, elles sont demeurées beaucoup plus réservées. M. Biottot pose aujourd'hui la question de nos justes revendications au jour de la victoire, et, beaucoup plus modeste que les Teutons, il se borne à réclamer pour la France, outre bien entendu l'Alsace-Lorraine, la vallée de la Moselle jusqu'à Coblentz, moins l'enclave du Luxembourg qui recevra un agrandissement jusqu'à Malmédy. La Belgique pousserait sa frontière orientale jusqu'au Rhin, de Coblentz à Dusseldorf; enfin la Hollande étendrait la sienne jusqu'au Rhin également, de Dusseldorf à Nimègue. Bien que l'étude des origines de la Germanie (Jullian, *Le Rhin gaulois*), ait démontré péremptoirement que les Germains ne se sont jamais étendus jusqu'à la rive droite du Rhin, que cette rive droite sur une largeur de 200 kilomètres au minimum, a jadis appartenu à la Gaule, on peut admettre les raisons fournies par le colonel Biottot et accepter les nouvelles frontières qu'il préconise. Ce sera évidemment un minimum au-dessous duquel nous ne devrons pas descendre. Les raisons émises par l'écrivain pour soutenir sa thèse sont développées de la façon la plus intéressante : on s'en rendra compte en parcourant sa brochure : *L'Europe qu'il nous faut faire*. COMTE DE SÉRIGNAN.

Chansons de route (*1er janvier-31 août 1915*), par THÉODORE BOTREL (*Refrains de guerre*, 2e série). Paris, Payot, s. d. (1916), in-18 de 300 p., illustré de 113 dessins à la plume de Carlègle et d'un portrait photographique de l'auteur. — Prix : 3 fr. 50.

Les Chants du bivouac, que j'ai présentés à nos lecteurs (*Polybiblion* de août-septembre 1915, t. CXXXIV, p. 107-109) étaient excellents ; *Les Chansons de route* sont parfaites.

M. Eugène Tardieu a écrit pour ce deuxième volume des *Refrains de guerre* une Préface très jolie : *Trois Auditoires de Botrel*, où il nous fait part de l'impression d'enthousiasme ou de gaîté que nos troupiers valides, nos blessés, nos soldats malades même, ont ressenti à l'audition de ces chansons ou de ces poésies dites par l'auteur en personne.

Ce volume renferme cinquante-trois morceaux qui, presque tous,

méériteraient un bout de citation, mais où cela me conduirait-il, Seigneur ! Je vais donc faire de nécessité vertu en me limitant.

Suivons d'abord *les Routes du Kaiser*, en dix couplets. (Air : « Sur la route de Louviers. » Le cinquième nous montre Guillaume

Sur la route de Pétrograd (*bis*)
Il s'avance au pas d' parad' : (*bis*)
L'agence Wolf (*bis*)
Qui ne ment point (*bis*)
L'a cancané dans tous les coins :
Chœur { Coin, coin, coin,
Coin, coin, coin,

L'empereur allemand est encore mis en scène par Botrel dans une chanson en huit couplets intitulée : *Italie, écoutez-moi donc !* Cela se chante, on le devine, sur l'air bien connu d'une production burlesque. — Le Kaiser cherche à retenir l'Italie dans son giron ; il débute ainsi :

— Italie, écoutez-moi donc,
Ne dénoncez pas notre chèr' Triplice,
Italie, écoutez-moi donc :
Dans votre intérêt, changez d' direction !
— Non, Kaiser, non je n' t' écout' pas
Car tu me dégout's ainsi qu' ton complice,
Non, Kaiser, non, je n' t' écout' pas :
J'veux pas être en tiers dans vos attentas !

Les Pioupious d'Auvergne ont prêté leur air à *la Marche des Poilus*. Cinq couplets, avec un refrain de six vers. Le deuxième est-il le meilleur ? J'hésite à le déclarer tel, car les autres le valent ; je le choisis pourtant :

Leurs fameux ancêtres
Étaient des poilus, *Poilus !*
Tout autant peut-être
Mais pas plus poilus. *Poilus !*
A l'heure suprême
Ils prouv'ront demain
Qu'aucun d'eux, quand même,
N'a d'poil dans la main !

Comme drôleries désopilantes on peut noter la chanson intitulée : *Les A... E... Ou... Us?...* où successivement von Kluck, Guillaume, le Kronprinz, l'empereur d'Autriche, Hindenbourg, l'amiral Tirpitz sont pris à partie ; *le Convoi de ravitaillement*, et d'autres, d'autres encore.

Le point de vue religieux n'a pas été négligé ; sous ce rapport je citerai : *La Messe au camp*, chanson dialoguée (neuf couplets) sur l'air de « la Messe en mer. » Le dialogue a lieu entre un soldat et un prêtre sous-officier. Neuf couplets. Voici le dernier :

— Nous demand'rons à Dieu, sergent,
Dans le camp,
Nous demand'rons à Dieu, sergent
La fin de nos souffrances...
— Ne lui demandez, mes enfants,
Que l'Honneur de la France !

A signaler aussi un beau sonnet sur *le Soldat-Prêtre* et un autre sur *la Vierge du clocher d'Albert*. Dans un ordre d'idées différent la chanson : *Lettre à l'ambulancière* se fait remarquer par sa délicatesse, son parfum poétique d'une douceur infinie. E.-A. Chapuis.

— M. le chanoine B. Gaudeau a augmenté sa *collection* « *Guerre et doctrine* » d'une nouvelle étude intitulée : *L'Allemagne ennemie de Dieu et de toute religion* (Paris, Bureaux de la « Foi catholique », 1916, in-8 de 128 p. Prix : 2 fr. 15). Il semble d'ailleurs qu'il faille interpréter ce titre, au premier abord un peu excessif, d'après cette note de la p. 47 : « Il ne s'agit pas... de la masse du peuple fidèle, mais de l'Allemagne comme puissance et de la mentalité allemande. » M. le chanoine Gaudeau maintient et développe dans ce travail le point de vue exposé par lui dans un précédent écrit : *Le Danger pour l'Église est en Allemagne*. Il rapporte les approbations qu'a reçues sa thèse de membres éminents de l'épiscopat. Il analyse et réfute l'ouvrage du docteur Rosenberg, de Paderborn, écrit en sens opposé. Il traite enfin divers points de théologie et de haute philosophie dont les titres suivants donneront l'idée : « Méthode allemande. L'Organisation scientifique du mensonge. — Apologie allemande de Kant. — Le Vrai Portrait de la Kultur. — Germanisme et protestantisme. — Germanisme et nationalisme. — Le Principal Argument des Allemands : l'anticléricalisme français. Réponse. — Comment l'Allemagne est l'ennemie de Dieu. — La Guerre entre deux humanités. »

— Vice-président de l'Association catholique de la jeunesse française, ayant pris une part prépondérante à l'action exercée auprès des neutres par cette association, chargé de représenter à Rome cette association et mis à même par là d'observer l'attitude et la pensée des catholiques italiens, M. Victor Bucaille semble des mieux autorisés à nous parler sur *les Catholiques italiens et la guerre européenne* (Paris, Lethielleux, 1915, in-16 de 62 p.). M. Bucaille indique dans cet opuscule les raisons qui ont fait pencher pendant un temps les catholiques italiens vers la neutralité, les méfiances qui empêchaient leurs sympathies d'aller pleinement vers la France, comme aussi le revirement qui a suivi et l'adhésion enthousiaste des catholiques italiens à la guerre nationale. On notera, avec une curiosité mêlée de regret, qu'un des motifs donnés par M. Bucaille au peu d'inclination de nos frères

d'Italie pour notre cause est le trop grand attachement des catholiques français aux intérêts de la Papauté et leur soumission trop fidèle à ses enseignements. En appendices M. Bucaille a eu la bonne idée de reproduire l'adresse de la jeunesse catholique française aux jeunesses catholiques des nations alliées et neutres.

— M. le colonel Biottot nous donne une brochure dans laquelle il examine pour quelles raisons nous devons vaincre, comment se développera la lutte, la façon dont elle nous mènera à la victoire, dans quel temps approximatif le succès final et complet pourra être atteint. *Il nous faut vaincre ! Nous vaincrons. Comment ? Quand ?* (Paris, Fournier, 1915, in-16 de 24 p. Prix : 0 fr. 50). Pleine d'un souffle patriotique ardent, la brochure du colonel Biottot est de celles qu'il y a lieu de vulgariser. Elle se lit avec plaisir et on sent en la parcourant qu'elle fortifie le cœur et l'âme ; c'est plus qu'il n'en faut, pour qu'on la recommande.

— Dans *l'Adversaire, aperçu historique sur le développement de la puissance militaire de l'Allemagne, de ses origines à juin 1915* (Paris, Berger-Levrault, 1915, in-8 de 40 pages. — Prix : 1 fr.), M. C.-H. d'Estre nous donne un rapide résumé des méthodes employées par les rois de Prusse, du Grand Électeur à Guillaume II, pour se forger, à l'aide d'un peuple essentiellement malléable, un instrument puissant de conquête. On sait ce que sut faire Frédéric II de l'armée que lui avait laissée le Roi sergent ; on n'ignore pas comment les vainqueurs de Rosbach furent à leur tour anéantis à Iéna. M. d'Estre nous rappelle sommairement ces événements et nous fait un tableau saisissant de la transformation qu'opéra dans l'esprit prussien la catastrophe de 1806, comment cette transformation à nouveau modifiée par les succès de 1870 a amené nos adversaires à l'effroyable mentalité dont nous voyons les effets dans la lutte actuelle. Voués exclusivement au culte de la force, les Allemands ont cru qu'elle était capable de tout résoudre et que son emploi autorisait toutes les violences. Ils ne tarderont pas à voir que ce monstrueux calcul était erroné : on s'en convaincra davantage en parcourant la brochure de M. d'Estre.

— La valeur de notre canon de campagne est aujourd'hui trop légendaire, trop avouée par nos adversaires eux-mêmes pour que nous ayons à nous appesantir sur elle. Mais l'ouvrier aime à bien connaître l'outil dont il se sert chaque jour et c'est une considération de ce genre qui a amené M. Francis Marre, chimiste expert près la cour d'appel de Paris, à publier sur *Notre « 75 »* une brochure que tous les Français liront avec autant de profit que d'intérêt (Paris, Bloud et Gay, 1915, in-16 de 63 p. Prix : o fr. 60. N° 35 des *Pages actuelles*). La genèse curieuse de notre pièce de bataille, la façon dont nous parvînmes à dérober à l'ennemi les détails de sa construction, la descrip-

tion de la pièce, du caisson, des projectiles, tout cela est exposé avec clarté, précision, exactitude. Quant aux effets destructeurs que produit ce terrible engin, nous réservons à nos lecteurs la satisfaction de les lire eux-mêmes dans la brochure de M. Marre. Quand ils verront par exemple qu'un simple obus de 75, c'est-à-dire qu'un projectile haut comme une bouteille d'eau de Saint-Galmier et gros comme elle, arrive, sous la force d'un explosif puissant, à se fractionner en *deux mille éclats* presque tous meurtriers, ils comprendront l'invincible terreur de nos ennemis quand ils se trouvent sous ces foudroyants tirs de barrage dont nous parlent chaque jour les Communiqués.

— L'intéressante *Bibliothèque de la guerre* vient de s'augmenter d'une nouvelle brochure consacrée à la biographie du généralissime : *Le Général Joffre*, par M. R. Bizet (Paris, Berger-Levrault, 1915, in-12 de 55 p., avec un portrait. Prix : 0 fr. 60). L'auteur a divisé son travail en deux parties d'importance à peu près égale. Dans la première, est racontée la carrière du général Joffre, carrière brillante sans doute, selon l'expression consacrée, mais qui est celle d'un travailleur, d'un laborieux, d'un consciencieux, et non d'un officier cherchant la gloire, le bruit, la réputation. Ses supérieurs apprécient le futur commandant en chef de nos armées, mais le public l'ignore. Brusquement la gloire est venue à celui qui ne la cherchait pas, et aujourd'hui, le monde entier connaît « notre Joffre ». La seconde partie de cette notice biographique renferme d'intéressantes anecdotes mettant en lumière le caractère, la mentalité, les habitudes de notre généralissime. Ces pages se lisent avec plaisir, mais par quelle aberration l'auteur a-t-il cru ajouter un intérêt quelconque à sa brochure en faisant connaître un horoscope tiré par un chiromancien ? Ce n'est plus de l'histoire, c'est de la fantaisie, de l'enfantillage, pour ne pas dire plus.

— Dans la « Bibliothèque France-Amérique » a récemment pris place un opuscle : *Le Secours américain en France* (Paris, Alcan, 1915, in-8 de 60 p. Prix : 1 fr.). Il renferme en une double version, anglaise et française, le texte des discours prononcés, le 29 mai 1915, à la Sorbonne par M. Gabriel Hanotaux et par M. William G. Sharp, ambassadeur des États-Unis, à l'occasion de la remise solennelle entre les mains de ce dernier d'un album contenant « une série de dessins de nos plus grands artistes et une suite d'autographes de nos meilleurs écrivains » et destiné « à être déposé au Capitole de Washington ». Le don est fait en reconnaissance des secours apportés chez nous par les États-Unis aux « misères nées de la guerre ». Nous avons remarqué dans le discours de M. Sharp, à propos des cadeaux récemment offerts « par les enfants américains à leurs jeunes amis français », cette affirmation nettement chrétienne, agréable à constater en France dans une cérémonie officielle : « Pour ceux dont le

divin Sauveur a dit : « Le royaume des cieux leur appartient » (p. 43). — Une *annexe* à la brochure donne la « liste des principales œuvres des États-Unis créées pour venir en aide à la France ».

— *Les Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis, présentés aux deux Chambres du Parlement britannique* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1916, in-12 de 67 p. N° 88 des *Pages d'histoire 1914-1916*. Prix : 0 fr. 60) sont ceux qui, le 30 août 1915, ont été trouvés dans les malles du journaliste américain James F.-J. Archibald, à son arrivée à Falmouth, en Cornouailles, et confisqués par les autorités anglaises. Ces pièces, publiées officiellement par le gouvernement britannique, établissent la preuve de la perfidie et de la scélératesse des agissements des représentants de l'Allemagne et de l'Autriche en cette Amérique où ils fomentaient des grèves dans les fabriques d'armes, de munitions et d'équipements militaires et s'appliquaient à corrompre la presse du pays près duquel ils étaient accrédités. Le document n° 9, signé du Dr Dumba, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, est surtout compromettant. Aussi, conçoit-on aisément que son rappel ait été exigé par le gouvernement américain. La manière d'agir de nos adversaires auprès du plus puissant des neutres ne peut inspirer que mépris et dégoût.

— Vient de paraître, dans la collection *Bibliothèque de la guerre 1914-1915*, une série d'*Anecdotes pathétiques et plaisantes*, recueillies par M. Gabriel Langlois (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-12 de 98 p. Prix : 0 fr. 90). D'abord quelques anecdotes sur le général Joffre, puis d'autres : françaises, anglaises, belges, italiennes, russes ; il y en a aussi sur nos troupes noires. Viennent enfin, avec des anecdotes sur les « Boches », quelques explications sur le mot » boche » qui eussent pu facilement être quintuplées. « A lire ces courts épisodes de la vie militaire, tour à tour pathétiques et plaisants, dit M. G. Langlois dans sa Préface, on découvre, mieux que dans les plus savantes études, l'âme diverse de ceux qui luttent pour la cause du droit et de la liberté. Si les romanciers du siècle dernier ont puisé largement dans les recueils rapportant l'humour des Grognards du premier Empire, on peut être assuré que les écrivains de l'avenir, pour animer leurs pages guerrières, ne manqueront certes pas de mettre à contribution les faits de bravoure et de gaîté des Poilus de notre époque. »

— Comme livre de saine lecture pour le temps de guerre, il est difficile de souhaiter mieux que le recueil de Pierre l'Ermite intitulé : *Visions aiguës de guerre* (Paris, Bonne Presse, s. d. (1916), gr. in-8 de 112 p., avec illustrations de Henri Rousseau. Prix : 1 fr.). La note religieuse et patriotique vibre d'un bout à l'autre de ce volume. Bien choisis et bien présentés, les récits se déroulent tantôt sur le front,

tantôt dans les régions de l'arrière ; ils suscitent tour à tour la tristesse et l'admiration, l'horreur et l'enthousiasme, l'angoisse et le réconfort ; ils intéressent en moralisant et seront favorablement accueillis dans tous les milieux.

— D'une plume gaie et facile, où il y a parfois de l'esprit et du cœur, M. Barsac nous peint différents aspects de la France en guerre dans son petit volume : *A la belle étoile* (Paris, Jouve, s. d., in-18 de 72 p. Prix : 2 fr. 50). A citer parmi les meilleurs : *Ma Chignole* ; *En raison des circonstances* ; *La Tranchée* ; *Taisez-vous ! Méfiez-vous !*

— On peut, on doit ranger le volume de 1915 de *Mon Journal* (Paris, Hachette, gr. in-8 de 904 p., illustré de nombr. grav. en noir et en couleurs. Prix : Broché, 8 fr. ; cartonné 10 fr.) parmi les publications relatives à la guerre. Sans doute, afin d'éviter la monotonie dans un recueil destiné à l'enfance, un certain nombre de sujets restent étrangers à l'horrible cataclysme qui secoue l'Europe, tel, entre autres, le roman de M. Georges G.-Toudouze : *La Filleule de Merlin* ; mais, cependant, la majeure partie des récits de toute envergure que renferme le volume se rapportent à la guerre et ont pour acteurs principaux de tout jeunes gens. Mentionnons tout d'abord le *Journal d'une petite réfugiée belge*, par Mme Noémie Hollemechette, qui se poursuit dans vingt-six livraisons, et un roman de longue haleine, très dramatique, dont les auteurs sont MM. J. Jacquin et A. Fabre et qui a pour titre : *Le Boy-Scout de la Revanche.* Voilà qui passionnera la prime jeunesse et amusera tous les âges. Nous citerons ensuite, en courant : *La Mort de Bout-de-Zan* (un Sénégalais) ; *Le Petit Galibot* et *Sans Nom*, brèves histoires de trois jeunes braves ayant versé leur sang pour la France ; *Le Petit Volontaire russe*, par M. Jean Castine ; *Un Sergent de treize ans*, par M. Jacques Freneuse ; *Jean de Sartines*, par M. A. Bailly ; *Trop vieux et trop petit*, épisode de la guerre sur mer, par M. Georges G.-Toudouze ; *Le Petit Tambour*, par M R. Miguel ; *La Pipe de Moussa*, par M. Louis Sonolet (du 1er régiment mixte sénégalais) ; *Le Soldat instituteur* (en Alsace), par M. Jacques Carolles ; *La Mère Victoire* et *Un Petit Soldat de huit ans*, par Mme Marguerite d'Urbal. Ajoutons qu'à travers le volume sont jetés des *Échos du Front*, variés et intéressants, et que l'on trouve là, enfin, une série de distractions appelées : *Le Jeu des chiens de guerre ; le Jeu des Dardanelles ; le Jeu des tranchées ; le Jeu du 75.* Admirablement et abondamment illustré, *Mon Journal* de 1915, d'allure très patriotique, se présente sous une couverture où l'on voit un petit « Poilu,» parfaitement imberbe, causer à une mignonne Alsacienne, qui, dans le décor d'un village d'Alsace, lui offre une cocarde tricolore.

Cartographie. — De la librairie Berger-Levrault nous avons à annoncer trois cartes nouvelles, savoir : 1° *Région frontière à l'est de*

Nancy. Pont-à-Mousson — Nomeny — Amance — Delme — Château-Salins — Vic — Morhange — Dieuze, d'après la carte du service géographique prussien au 100.000e, agrandie au 80.000e (Une feuille mesurant 80 centimètres sur 60. Prix : 0 fr. 75). — 2° *Brindisi — Monastir — Belgrade — Sarajevo*, dressée à l'échelle de 1/750.000e et tirée en couleurs (Une feuille mesurant 80 centimètres sur 56. Prix : 0 fr. 75). — 3° *Les Opérations russo-turques — Mer Noire — Crimée — Caucase — Dardanelles* (Une feuille en couleurs à l'échelle de 1/850.000e, mesurant 90 centimètres sur 50. Prix : 1 fr.). En raison de la prise récente d'Erzeroum et des opérations qui ont suivi et suivront, cette carte est la plus actuelle, celle qui, naturellement, appellera le plus l'attention.

Imagerie. — La librairie Armand Colin vient de faire paraître le premier fascicule d'une belle publication, extrêmement intéressante et appelée à un gros succès : *La Guerre. Documents de la Section photographique de l'Armée (ministère de la guerre)* (gr. in-4 mesurant 28 centimètres sur 35. Prix : 1 fr. 25). Contenant 24 planches formées chacune de 1, 2 ou 3 sujets, ce fascicule reproduit exclusivement des photographies prises sur le Front, sous le contrôle de l'autorité militaire. Il est précédé d'un texte de deux pages à 3 colonnes, par M. Ardouin-Dumazet. La première série de cette publication comprendra 10 fascicules. Celui que nous avons sous les yeux, admirablement tiré sur papier de luxe, est consacré à *la Vie du soldat* : le camp au lever du jour, la toilette, le « casse-croûte », le tri du courrier, le déjeuner au cantonnement, les tourneurs de bagues, le lavoir, le chargement d'un crapouillot, la défense contre les gaz, la popotte, les corvées, les distractions, une chambrée dans une carrière, etc. Une traduction des légendes françaises des planches en anglais, en allemand, en espagnol et en portugais (pourquoi pas aussi en italien et en russe ?) se trouve à la fin du fascicule. Visenot.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *L'Évolution de l'économie nationale. Introduction à la sociologie et à l'économie politique*, par Pierre Masslow ; trad. du russe, par Joseph Schapiro. Paris, Giard et Brière, 1915, in-8 de vi-332 p., 7 fr. 50. — 2. *La Force motrice au point de vue économique et social*, par G. Olphe-Galliard. Paris, Giard et Brière, 1915, in-8 de 310 p., 7 fr. — 3. *Le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (1880-1911)*, par Édouard Guyot. Paris, Alcan, s. d., gr. in-8 de xviii-543 p., 7 fr. — 4. *La Monarchie et la classe ouvrière*, par Georges Valois. Nouvelle édition. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1914, in-16 de clix-392 p., 3 fr. 50. — 5. *Comment reconstruire nos cités détruites. Notions d'urbanisme s'appliquant aux villes, bourgs et villages*, par Agache, Auburtin et Redont. Paris, Colin, 1915, in-8 de xvi-257 p., 6 fr. — 6. *La Belgique industrielle et commerciale de demain*, par Robert Billiard. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, gr. in-8 de xxii-275 p., 4 fr. — 7. *L'Impôt sur le revenu au* xviiie *siècle. Le « Dixième » et les « vingtièmes » dans la*

province d'Auvergne, par Louis Jalenques. Aurillac, Bancharel, s. d., gr. in-8 de 163 p. — 8. *The Helper and American trade unions*, by John Ashworth. Baltimore, John's Hopkins Press, 1916, gr. in-8 de 134 p. — 9. *The Boycott in American trade unions*, by Leo Wolman. Baltimore, John's Hopkins Press, 1916, gr. in-8 de 148 p. — 10. *L'Absinthe et l'alcool dans la défense nationale. Russie, France, Grande-Bretagne*, par Léon Goulette. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-12 de xii-207 p., 2 fr. 50. — 11. *L'Effort brisé. La Situation économique de l'Allemagne à la veille de la guerre*, par Lucien Hubert. Paris, Alcan, 1915, petit in-8 de 152 p., 1 fr. 25. — 12. *La Province rhénane et la Westphalie, étude économique*, par Yves Guyot. Paris, Attinger, 1915, gr. in-8 de 144 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Méthodes allemandes d'expansion économique*, par Henri Hauser. Paris, Colin, 1915, in-18 de ii-280 p., 3 fr. 50.

1. — L'ouvrage de M. Pierre Masslow : *L'Évolution de l'économie nationale, introduction à la sociologie et à l'économie politique*, traduit du russe par M. Schapiro, est une contribution au matérialisme historique de Karl Marx. M. Masslow admire et cite fréquemment l'auteur du *Capital*. Pour lui, la transformation du régime économique suit le développement des forces productives, qui lui-même — chose assez évidente — est en un certain rapport avec le développement et la densité de la population. Mais j'aimerais bien à savoir, quoique M. Masslow ne m'en dise rien, si l'accroissement des forces productives précède ou suit le peuplement. Autrement dit, l'Europe du xxe siècle est-elle plus peuplée parce que ses forces productives se sont accrues avec les découvertes scientifiques et leur application? Ou bien a-t-elle fait ces inventions parce qu'elle était plus peuplée et qu'elle en avait besoin ? Cela dit, M. Masslow nous promène à travers la préhistoire, où il a découvert entre autres choses que « les mains des enfants, aux temps les plus reculés de la période quaternaire, avaient déjà une disposition organique à se tenir au cou » et que si la femme a inventé l'agriculture (parce que l'enfant suspendu à son cou l'empêchait de courir), c'est l'homme qui a « transformé l'être humain d'animal rampant en animal courant » (p. 120, note). Selon lui, le mode de répartition du travail dicte les formes de la famille (n° 68) : et mille détails sur les Cafres, les Hottentots, etc., lui résolvent des problèmes économiques contemporains. On trouve, il est vrai, mais en petit nombre et médiocrement présentés, certains renseignements sur les métiers et les artisans russes. Ce qui vaut mieux, c'est que M. Masslow examine l'économie rurale à forme autonome, qui est un élément de première importance pour la Russie, tandis que Marx avait basé sur le seul travail salarié tout son matérialisme historique. La conclusion est purement marxiste. Après une longue préparation, dit M. Masslow, « le droit se modifie brusquement » (p. 329). Nous touchons ainsi à « un règlement de comptes catégorique entre le rentier.., et la masse des salariés » (p. 330). Voilà bien la « solution catastrophique » de Marx. — M. Masslow avait été chargé de faire des conférences à l'École supérieure d'agriculture de Saint-Péters-

bourg et le volume est sorti de là (p. v). Ce détail nous confirme dans l'opinion qu'un esprit parfaitement matérialiste et socialiste règne dans les sphères intellectuelles de la Russie ! Tant pis pour nos alliés ! Cependant une originalité à retenir, et ceci vaut mieux, c'est que M. Masslow appelle très justement l'attention sur l'agriculture alors que Karl Marx avait eu le tort de ne voir ou de n'imaginer que l'industrie.

2. — M. Olphe-Galliard, dont nous avons eu à signaler l'optimisme et les vues nettement syndicalistes, nous donne une bonne étude sur *la Force motrice au point de vue économique et social*. C'est une analyse consciencieuse des faits industriels contemporains. L'auteur y passe en revue, avec une bonne documentation, la force animale, la force hydraulique, la vapeur, la houille blanche, l'électricité, l'application de cette dernière au tissage et à quelques industries, tous chapitres, il est vrai, qui se suivent plutôt qu'ils ne s'enchaînent M. Olphe-Galliard convient que l'agriculture ne sera pas révolutionnée par la force électrique ; il aquiesce même à l'opinion de sa ruine inévitable et fatale dans certaines régions de la France (p. 275).

3. — *Le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (1880-1911)*, de M. Édouard Guyot, est un volume long, compact et confus, qui gagnerait infiniment à être plus clair et plus précisément historique. L'auteur raffine et subtilise, c'est entendu : mais il n'explique pas assez et je le soupçonne de trouver des distinctions, des nuances, des arrière-pensées et toute une logique raisonnée que ni les hommes ni les groupes n'ont eues ou n'ont soupçonnées en eux-mêmes. Je comprendrais certains de ces défauts si l'auteur était un Anglais et que le livre fût une traduction ; mais l'œuvre est bien française d'origine et de nationalité. Alors pourquoi M. Guyot n'a-t-il pas davantage éclairé sa lanterne, d'abord parce que les Français veulent toujours y voir clair, ensuite parce qu'ils ne connaissent pas par le menu les hommes, les partis et les lois de l'Angleterre ? Ainsi on aimerait à avoir plus de détails sur la « Taff vale decision » et sur le « jugement d'Osborne. » Le livre a quatre parties : 1° l'action des producteurs ; 2° celle des consommateurs ; 3° celle de la collectivité ; 4° celle des idées. Mais croyez-vous que ces tranches artificielles fassent bien les lignes d'un dessin et surtout qu'elles représentent une évolution, c'est-à-dire une marche de l'histoire ? Même la quatrième partie — l'action des idées — avec les trois chapitres sur les socialismes différents — de William Morris, de Bernard Shaw et de Walls devrait avoir des détails biographiques et bibliographiques qui manquent tout à fait. M. Guyot reste sur cette conclusion : « L'impérialisme et le socialisme annoncent l'un et l'autre pour l'Angleterre un temps où les volontés associées seront plus fortes que l'espace, que le temps,

que l'oppression de la matière, un temps où elle se retrouvera comme jamais elle ne fut depuis l'époque heureuse de la Renaissance — maîtresse de ses destinées » (p. 509). Comprenez-vous ? Moi pas. Mais si M. Guyot avait attendu quelques mois pour écrire son livre, il aurait eu à nous dépeindre les grèves en pleine guerre et les résistances du *labour-party* en face du service militaire obligatoire. C'eût bien été une ombre au tableau.

4. — M. Georges Valois réédite un volume de 1909 : *La Monarchie et la classe ouvrière*. Il débute par une longue Préface : « Les Enseignements de cinq ans » ; vient un chapitre pour démontrer la nécessité de choisir entre la révolution sociale et le Roi, enfin commence une longue enquête où divers personnages du monde syndicaliste font le procès de la République bourgeoise, parlementaire et capitaliste. La thèse, « c'est que le socialisme est impuissant à résoudre le problème ouvrier parce qu'il est démocratique... et que seule la monarchie héréditaire... crée les conditions politiques et sociales nécessaires à la défense des intérêts ouvriers et au libre développement des organisations ouvrières ». (p. vi). Mais comment ? Pourquoi ? Par quels moyens ? Le livre n'en dit rien, apparemment parce que l'auteur n'en sait rien. Il néglige absolument les côtés économiques et même les côtés moraux et psychologiques de son sujet. Il se renferme volontiers dans les affirmations et les polémiques ; le verbiage de certaines dépositions est censé tenir lieu d'arguments. On courtise et l'on flatte le syndicalisme comme un allié qu'il s'agit de conquérir. Et si l'aspect économique des questions ouvrières est laissé dans l'ignorance ou l'oubli, le côté religieux du problème social l'est encore bien davantage : on le voit, entre autres cas, par les éloges décernés à M. Guy-Grand (p. 327). C'est du positivisme matérialiste, assaisonné de paradoxe.

5. — MM. Agache, Auburtin et Redont sont des architectes en « urbanisme », mot nouveau, comme « urbaniser » et « urbanisation » — pour désigner dans leur ensemble les conditions d'esthétique, de confortable et d'hygiène auxquelles les villes nouvelles doivent se conformer. — Nous allons avoir à reconstruire sur les ruines de la guerre : eh bien ! il faut que dans toutes les agglomérations, quelles qu'elles soient, aucune construction ne puisse être faite sans l'approbation préalable de la préfecture. Il en a été déjà question et les auteurs du présent volume : *Comment reconstruire nos cités détruites. Notions d'urbanisme s'appliquant aux villes, bourgs et villages* appuient fortement ce projet, qui aurait l'avantage incontestable de donner beaucoup de travail aux architectes spécialement accrédités et recommandés à cette fin. Qu'est-ce que cela coûterait de temps et d'argent ? Il ne me semble pas que M. Agache et ses collaborateurs

s'en soient préoccupés : ils ne travaillaient que pour l'art et l'administration. Ils étaient du bâtimennt : c'est tout dire.

6. — Puisque nous en sommes — par l'imagination — au lendemain de la guerre, passons à *la Belgique industrielle et commerciale de demain*, de M. Robert Billiard. Eh bien ! l'ouvrage ne répond pas du tout à son titre, d'abord parce que nul ne connaît le lendemain politique de la guerre et surtout son lendemain économique, social et socialiste, mais aussi parce que l'auteur, grand admirateur des procédés industriels et commerciaux de l'Allemagne, s'attache surtout à décrire, avec force chiffres, le développement auquel les Allemands et les Belges étaient parvenus avant la guerre. Il en a même oublié de parler de la France et de l'Angleterre, qui sont les alliés au lieu d'être l'ennemi. Mais après le chapitre des Allemands, puis celui des Belges, vient une troisième et dernière partie qui s'intitule « la Paix. » M. Billiard est un pacifiste convaincu, ce qui lui a valu d'être « préfacé » (*sic*) par le sénateur belge M. La Fontaine, président du Bureau international de la paix et lauréat du prix Nobel. L'un et l'autre croient à l'envi que c'est arrivé ; avec cela aussi anticléricaux l'un que l'autre. La réforme intellectuelle et morale de la Belgique doit être anticléricale (p. 81 et s.). On aura l'éducation sexuelle et l'eugénisme sous l'autorité de l'athéisme et de la franc-maçonnerie ; les exploits militaires seront méprisés et honnis et l'adoption des « manuels d'enseignement de l'histoire » sera soumise « dans tous les pays du monde au contrôle de la Conférence de la paix » (p. 84, 85, 87, etc.). « Transformons le patriotisme sectaire et belliqueux des nations en un patriotisme humain » (p. 254) et faisons parler à tout le monde l'espéranto : il suffit pour ce dernier point que les États, en signant la paix, « s'engagent à en imposer dans les six mois l'étude dans toutes les écoles primaires » (p. 255). Quel illuminisme à côté de quelle intolérance ! Pauvres Belges, à quoi s'amusent-ils encore au milieu de la tempête ! car c'est depuis l'invasion que M. Billiard a écrit son volume et que M. La Fontaine l'a préfacé.

7. — Au moment où l'impôt sur le revenu va entrer en application, rien de plus actuel que le travail solidement documenté de M. Louis Jalenques : *Le « Dixième » et les « vingtièmes » dans la province d'Auvergne*. Desmarets avait institué l'impôt en 1710 ; après diverses interruptions et avec une assiette rendue plus large, il devint l'impôt du vingtième en 1749, des deux vingtièmes de 1756 à la chute de l'ancien régime fiscal, des trois vingtièmes même de 1760 à 1763 et de 1783 à 1787. Mais certaines parties du royaume, notamment la ville de Lyon, s'en rachetèrent par voie d'abonnement. Comment cet impôt se percevait, les plaintes permanentes qu'il suscita, les dissimulations contre lesquelles les contrôleurs eurent toujours à lutter, tout

cela est fort intéressant et l'est bien en dehors du cercle étroit de l'Auvergne. Or, M. Jalenques a le mérite de ne pas renfermer son lecteur dans cette seule province, le mérite, par conséquent, de donner une portée générale à son œuvre. Une des conclusions, c'est que « la monarchie échoua complètement... en ce qui concerne les gains professionnels des avocats, médecins, artistes, etc. » (p. 162). Vous allez voir que cette fois-ci il en sera absolument de même, pour le plus grand triomphe des rhéteurs et des politiciens. A noter certains traits de mœurs très piquants, notamment le contrôleur Estadieu, qui, après avoir dressé les rôles, se faisait ensuite payer par les contribuables les démarches qu'il faisait pour les faire dégrever (p. 44).

8 et 9. — Dans les publications habituelles de l'Université John Hopkins de Baltimore, nous relevons deux travaux intéressants, l'un de M. John Ashworth, sur *The Helper and American trade unions* (les auxiliaires ou aides et les associations ouvrières des États-Unis), l'autre de M. Léon Wolman : *The Boycott in American trade unions*, le boycottage (ou mise à l'index) d'une maison. — M. Ashworth s'étend longuement sur les divers sens du mot *helper* selon les métiers (goujats, mitrons, aides quelconques) et il collectionne une foule de cas et de réglementations des *trade unions*, en donnant avec soin les motifs de ces différences. Malheureusement ce n'est guère qu'une exposition de détails, judicieusement observés sans doute, mais manquant de vues d'ensemble et de philosophie économique. — Le travail de M. Wolman nous a paru plus instructif et plus profond. Qu'est-ce que ce que le *boycott* américain ? La mise en interdit d'une maison pour qu'on ne lui vende ni ne lui achète rien. Ce n'est pas la grève et précisément on recourt au *boycott* quand la grève est impuissante ou impossible. Ainsi les prisonniers travaillent à trop bas prix, mais ils ne peuvent pas se mettre en grève : eh bien ! on boycottera les produits de leur travail (p. 20). Il y a ainsi une foule de remarques sur le *boycott* ou primaire ou secondaire ou *compound* et sur nombre d'autres questions. Le dernier chapitre, « la loi et le boycott », apprend encore davantage, parce qu'il éclaire sur les condamnations que la Cour suprême a portées contre les *boycotts* considérés comme contraires à la *common law* ou loi commune (p. 129 et s.). Et ces condamnations n'étaient pas sans effet : la liberté du travail trouvait un appui précieux dans les sanctions pécuniaires qui pouvaient frapper tous les membres de la *trade union* coupable de boycottage. La presse ne pouvait pas non plus publier les listes « Nous ne patronons pas... » et l'autorité morale de la Cour suprême ajoutait un grand poids à ces condamnations. Voilà de bonnes leçons ou de bons exemples que nous donne l'Amérique.

10. — On a beaucoup écrit, surtout dans les journaux, contre ce

fléau social qu'est l'alcoolisme. Le volume de M. Léon Goulette : *L'Absinthe et l'alcool dans la défense nationale : Russie, France, Grande-Bretagne*, avec une Préface de M. Henri Schmidt, député de Saint-Dié, est une utile contribution à cette lutte contre le mal. Sans doute la part de rédaction personnelle y est assez faible ; mais là se trouvent réunis beaucoup de documents récents, ainsi qu'un grand nombre d'articles de journaux dans ce même sens. Ni M. Goulette ni M. Schmidt ne croient la partie gagnée si l'absinthe disparaît seule et que l'alcool lui survive. Mais pourquoi la Chambre, à laquelle appartient M. Schmidt, a-t-elle apporté, par courtisanerie électorale ou par peur du mastroquet, tant d'entraves à l'œuvre d'assainissement que l'autorité militaire avait entreprise avec plus de clairvoyance et d'énergie ?

11. — M. Lucien Hubert, sénateur, nous avait donné *l'Effort allemand* en 1911 ; il nous donne aujourd'hui *l'Effort brisé. La Situation économique de l'Allemagne à la veille de la guerre.* L'opuscule est intéressant ; il est même instructif par les renseignements qu'il fournit sur le développement de l'industrie allemande avant la guerre ; surtout il doit plaire parce qu'il peint en noir la situation financière et monétaire de l'Allemagne (p. 177 et s.). Cependant, au point de vue financier, il a beau dire que la dette allemande calculée par tête d'habitant a doublé de 1875 à 1908 (p. 129), il n'en est pas moins vrai que, même ainsi accrue, cette dette était encore cinq fois moins lourde que celle de la France, calculée de la même façon. Le caractère de l'économie nationale allemande était d'immobiliser des capitaux pour accroître toujours davantage la force productive du pays, et nul ne peut contester que l'Allemagne, à ce jeu-là, était devenue la rivale la plus redoutable de l'Angleterre. C'eût été dans une seconde phase que l'Allemagne, si prodigieusement riche en capitaux fixes, le fût devenue aussi en capitaux circulants, si l'orgueil militaire de l'Empereur et de son entourage n'avait pas déchaîné la guerre. Mais en quoi M. Hubert nous montre-t-il que « l'effort allemand » soit « brisé » ? Je suis arrivé à la fin du volume sans en avoir trouvé la preuve : on me fait espérer toutefois que nous aurons une indemnité de guerre et que nous mettrons la main sur les chemins de fer, « principale source des revenus » (p. 144). Mais lorsque l'auteur, nous voyant sortis de la lutte, nous dépeint « résolus à combattre les forces de dissolution dont nous connaissons les causes » (p. 152), je me souviens malgré moi que les amis politiques de M. Hubert, c'est-à-dire la gauche démocratique du Sénat, sont de « ces discoureurs, péroreurs et rhéteurs, grands débatteurs de thèses chez qui les belles paroles n'ont que le tort de remplacer les actes » (*ibid*). *Nosce teipsum*, dit-on en latin. Il y a lieu aussi de rappeler que lorsque nous analy-

sions ici même (*Polybiblion* de janvier 1912, t. CXXIV, p. 30-31), l'autre ouvrage de M. Lucien Hubert : *L'Effort allemand*, nous étions obligé de contredire radicalement des conséquences qu'il tirait de certaines statistiques françaises mal lues et mal comprises, notamment à propos du rendement des droits de mutation à titre gratuit. Il peut donc y avoir beaucoup de réserves à faire sur les conclusions.

12. — *La Province rhénane et la Westphalie, étude économique*, par M. Yves Guyot, réunit deux mérites distincts en se composant de deux parties bien tranchées : d'une part, l'histoire trop oubliée ou trop ignorée des événements et des traités qui ont donné à la Prusse les deux rives du Rhin et préparé ainsi sa puissance, grâce aux richesses minérales qui s'y trouvaient, mais dont on ne soupçonnait pas alors l'importance ; d'un autre côté, la description économique et statistique de l'expansion qu'ont prise le commerce et l'industrie de ces régions. Cette seconde partie est une mine précieuse de renseignements : M. Yves Guyot, entre autres questions, y traite en excellents termes des *cartells* et du *dumping* ; il rappelle le mot heureux de « protectionnisme agressif », avec quoi « l'Allemand a provoqué l'hostilité des nations auxquelles il envoyait des produits au dessous des prix auxquels il les vendait à ses compatriotes » (p. 133).

13. — Sans conteste, l'œuvre la plus complète et la plus sérieuse, celle qui fait le plus penser et qui fait le mieux connaître l'Allemagne industrielle sous ses divers aspects, c'est celle de M. Hauser : *Les Méthodes allemandes d'expansion économique*. M. Hauser, du reste, est assez avantageusement connu par ses travaux d'économie historique et notamment par ses *Ouvriers du temps passé*, que nous avions eu le plaisir de résumer pour le *Polybiblion*. Ici, il refait dans une forme plus précise et en un certain sens plus aride, avec des noms, des faits et des chiffres, ce que M. Victor Cambon avait fait par exemple dans son *Allemagne au travail*. L'ouvrage de M. Hauser a trois parties : 1° la nécessité de l'expansion ; 2° les principaux facteurs de l'expansion ; 3° la conquête des débouchés. C'est qu'une évolution comme celle que l'Allemagne a parcourue depuis 1870 et surtout depuis 1890, ne s'accomplit pas sans des causes naturelles, historiques et même psychologiques. Ni le hasard, ni la force n'y suffisent. « Les qualités des Allemands, dit M. Hauser, devaient naturellement conduire, chez eux plus que partout ailleurs, à la production conçue scientifiquement et scientifiquement organisée » (p. 26). Tout serait à citer ; ne le pouvant pas, nous recommanderons avant tout soit le chapitre sur « les banques et le crédit » (p. 61), soit le chapitre sur « les cartells et le *dumping* » (p. 103). M. Hauser avait lui-même donné lecture du dernier à l'Académie des sciences morales et politiques. On dirait, quand on lit ce volume, que l'histoire nous livre avec lui le secret de ses redoutables

mystères de maintenant. Et l'avenir, que sera-t-il ? Ici, nous sommes bien loin du facile optimisme auquel M. Hubert se laissait aller dans son *Effort brisé*. M. Hauser ne s'imagine pas un « chapitre désormais clos de l'histoire universelle. Il faudrait être aveugle, dit-il, pour croire... que tout s'arrangera pour le mieux au lendemain de la victoire... Ces prophètes d'optimisme et de paresse n'ont pas lu les revues et les journaux... Folie de croire à la ruine de l'Allemagne ! Autre folie de croire que, par une sorte de boycottage collectif, nous allons suspendre avec elle toute relation commerciale ! L'Allemagne de demain sera une réalité économique... et cette réalité restera menaçante » (p. 256-259). On n'aimera pas ces vérités-là, je le sais : mais je voudrais bien qu'on pût me prouver qu'elles n'en sont pas. Et je n'ai pas même eu besoin de M. Hauser pour les croire : j'en étais convaincu avant d'avoir lu son livre. J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Razón y defensa de la fé católica, por el Padre Mario Laplana. Madrid, Saturnino Calleja Fernandez, s. d. [1914], petit in-8 de 526 p. — Prix : 5 fr.

Exposé consciencieux des questions relatives à la connaissance naturelle du vrai Dieu, à la crédibilité de l'Ancien et du Nouveau Testament, à Notre-Seigneur Jésus-Christ (sa mission, sa divinité, ses miracles, sa résurrection), à l'Église catholique (sa constitution divine, ses droits essentiels, ses caractères distinctifs). Sur un grand nombre de points, les démonstrations du R. P. Laplana, écrivant pour le public catholique en Espagne, ne répondraient pas entièrement aux exigences et préoccupations actuelles du public français. Mais la « relativité » de l'apologétique consiste précisément dans son adaptation aux circonstances particulières à chaque pays et aux besoins de chaque milieu. Sans aucun doute, le présent volume témoigne d'un labeur considérable accompli en toute loyauté par un apologiste de mérite. Y. B.

De Vera Religione et Apologetica, auctore J.-V. Bainvel. Paris, Beauchesne, 1914, in-8 de VIII-270 p. — Prix : 3 fr. 50

Le P. Bainvel donne au public un résumé du cours qu'il a professé à l'Institut catholique de Paris, sur la vraie religion et l'apologétique.

Ces pages ne contiennent pas les développements que comporte l'enseignement oral. Mais ce canevas très détaillé et très complet est suffisamment suggestif.

Ce qui caractérise ce cours, c'est le souci de l'auteur de donner à ses leçons toute l'actualité qu'elles comportent.

Rarement on a multiplié comme de nos jours les essais pour renouveler l'apologétique. Le P. Bainvel a voulu passer en revue ces différents essais, et montrer ce qu'ils ont d'heureux ou de condamnable. Une exposition et une critique complètes auraient débordé les limites d'un cours. Les indications qu'on trouvera ici sont du moins nettes et précises.

Avec ces notions directrices et ces jugements à la fois sûrs et modérés, l'auteur a pris soin de rassembler un assez grand nombre de références qui permettent d'utiliser les travaux publiés, dans ces dernières années, à propos de l'apologétique.

En somme, ce memento, après avoir guidé très utilement les élèves de l'Institut catholique, sera un instrument de travail excellent pour ceux qui ont à professer ou à étudier des traités dont l'importance se fait de plus en plus sentir à notre époque. C. S.

SCIENCES ET ARTS

La Co-Éducation. Ses causes, ses effets, son avenir, par S. Poirson. Paris, Paulin, s. d., in-18 de xxiv-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a sans doute beaucoup à dire au sujet, voire en faveur, de la co-éducation, et l'on se demande, en ouvrant ce livre, si l'on y trouvera les paroles décisives, capables d'entraîner l'adhésion de tous les esprits sincères. L'auteur n'ose le promettre, mais il le souhaiterait ; car il est persuadé que l'avenir de l'humanité dépend de la solution qui sera donnée à cette question. On n'a pu, pense-t-il, avoir l'idée de séparer les filles des garçons à l'école, que dans les temps barbares où la femme était systématiquement annihilée. Et comme il croit avec une candeur touchante au progrès indéfini et continu de l'espèce humaine, il ne doute pas que la réforme qu'il préconise n'aboutisse favorablement. Pour en hâter le succès, il accumule des statistiques impressionnantes qui montrent les progrès de la co-éducation en Angleterre, en Norwège, en Finlande, en Suède, en Wurtemberg, en Amérique, en Suisse, en France, partout ; il établit par nombre d'enquêtes et de témoignages la qualité de la discipline, l'excellence du travail, la supériorité de la moralité, dans les écoles où le système co-éducatif est en vigueur ; il fait face aux objections d'ordres divers qui contredisent ses vues ; il s'élève et s'indigne contre la presse, qui a osé calomnier un établissement aussi prospère que celui de Cempuis, un éducateur aussi remarquable que M. P. Robin, et discréditer par là une initiative qui a été une révélation pour les nations étrangères, le point de départ de leurs progrès.

En tout cela, M. Poirson n'avance rien qu'il ne croie exact : il est d'une sincérité indiscutable. Il l'est tout autant lorsque tour à tour il critique la neutralité scolaire, blâme les gouvernants d'avoir frustré le peuple d'un idéal et éteint le sentiment religieux, affirme comme un fait que là où « l'intelligence monte, la foi baisse », considère le christianisme comme propageant « des idées religieuses rudimentaires », et prêtant à Dieu, ce Dieu qu'ont adoré Pascal, Bossuet et Pasteur, des attributs qui « semblent imaginés pour outrager le sens commun », ou encore lorsqu'il assure que l'aversion du clergé catholique pour l'enseignement mixte s'explique logiquement par ceci que « la science contredit les dogmes que le prêtre a la mission de défendre. »

Quel fonds faire sur un esprit qui accepte ainsi de droite et de gauche des idées toutes faites sans les contrôler ? Que valent ses enquêtes et ses conclusions ? Il est impossible de ne pas se le demander, pour peu qu'on ait vu l'amalgame et qu'on en connaisse au moins certains éléments. Répondre à la question, c'est juger le livre.

Ch. Landry.

Problèmes pédagogiques. *Notes et documents*, par V.-H. Friedel. Paris, Roustan, s. d., in-18 de 342 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre se partage en quatre chapitres, dont voici les titres : 1° la Règlementation des livres classiques dans les écoles primaires en France et à l'étranger ; 2° la Réorganisation des écoles primaires supérieures en Prusse ; 3° la Question des écoles normales en France ; 4° les Institutions pour anormaux scolaires à l'étranger. Un appendice donne en outre une liste des ouvrages approuvés pour les écoles en 1836.

On y trouvera des renseignements et des documents intéressants sur les diverses questions pédagogiques annoncées, notamment sur les réclamations qu'ont entraînées et que peuvent entraîner encore les livres en usage dans les écoles. Les débats qui se sont engagés relativement à la formation des instituteurs sont exposés dans toute leur ampleur et leur signification est nettement dégagée. Étant sous-directeur du Musée pédagogique, M. Friedel est mieux placé que quiconque pour connaître et classer les documents. Tant qu'il s'en tient à son rôle de rapporteur, il est sûr. Il l'est moins dans ses appréciations. Pour lui, la liberté fleurit, non pas dans le temps où chacun ouvre une école à son gré et y professe ce qu'il veut sous le contrôle des chefs de famille, mais dans le temps où tout est minutieusement réglementé par le pouvoir central sans que personne ait le droit de donner son avis. Il ne voit pas non plus qu'il y a des problèmes qu'on ne peut écarter, ceux qui se ramènent au pourquoi de la vie, et

qu'il faut bien y répondre. L'État proclamant qu'il n'a pas de solution à proposer, qu'il n'a pas de doctrine, on s'attendait à voir M. Friedel partir à la recherche de gens mieux informés. Point! il les repousse! Dans ses enquêtes à travers les pays étrangers, il est amené à constater que partout le pouvoir religieux intervient d'une manière ou d'une autre dans l'éducation la plus officielle. Qu'en conclut-il? Que nos évêques ont tort d'en vouloir faire autant, que leur ambition est insupportable. L'État suffit à tout, l'État toujours, l'État tout seul. Et si l'État ignore certaines choses, les enfants les ignoreront aussi, c'est très simple. Ils n'ont pas besoin de les savoir. Qu'ils sachent seulement qu'ils sont libres, grâce à la sollicitude de l'État!

Ch. Landry.

La Politique et les classes laborieuses du pays, par Henri Desprez. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-12 de 174 p. — Prix : 2 fr.

La politique qui a prévalu dans ces dernières années a-t-elle tourné à l'avantage ou au détriment des classes populaires? On ne saurait nier sans doute que les Chambres ont voté quelques bonnes lois économiques. Mais ce précaire bienfait n'a-t-il pas été annulé par la discipline morale que des sectaires ont fait triompher dans notre pays?

O. H.

Manuel de sociologie catholique, par le R. P. A. Belliot. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 690 p. — Prix : 10 fr.

C'est une véritable somme des questions sociales que le R. P. A. Belliot, O. F. M., a entrepris d'établir. Elle rappelle un peu et d'ailleurs cite souvent le *Cours d'économie sociale* du R. P. Ch. Antoine. Mais elle est plus ample encore et dressée sur un tout autre plan. A une première partie, la moins longue (p. 7-67) intitulée : *Histoire*, et qui montre, dans l'âge païen d'abord, puis dans l'âge chrétien, les phases d'un long duel entre le principe de dissociation (égoïsme) et le principe d'union (charité), duel aboutissant hélas! au triomphe de la force dans la ploutocratie d'aujourd'hui comme dans l'autocratie du Bas-Empire, viennent deux importants traités. L'un intitulé : *Théorie*, se divise en trois chapitres très développés : « La Propriété, le Capital, le Travail. » L'autre a pour titre : *Les Maux et les remèdes*. Les plaies sociales sont rangées en cinq grandes espèces de maux : 1° le mal religieux ; 2° le mal moral ; 3° le mal politique ; 4° le mal économique ; 5° le mal social. Pour les combattre, on nous présente deux grandes catégories d'institutions sociales : les œuvres sociales (œuvres de bienfaisance, œuvres d'éducation, œuvres amélioratrices, œuvres transformatrices) et les organismes sociaux essentiels (fa-

mille, corporation, commune ou paroisse, classe sociale, État, Église. Cette esquisse très sommaire suffit à donner une idée de l'immensité des matières abordées, et je pense aussi de l'esprit dans lequel elles sont traités : esprit généreux, élevé, mettant au-dessus du droit strict de propriété le droit à la vie. Une liste alphabétique des auteurs cités, que ne tient que trois pages, rendra service. Une liste alphabétique des questions traitées aurait été plus utile encore ; mais elle aurait exigé des centaines de pages. Baron Angot des Rotours.

LITTÉRATURE

De Montaigne à Vauvenargues. *Essai sur la vie intérieure et la culture du moi*, par Joachim Merlant. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1914, in-16 de 420 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sous-titre dit par lui-même la noblesse des curiosités de M. Merlant, et à quelles études, méditations, contemplations il nous invite après y avoir guidé ses auditeurs de la Faculté de Montpellier. Montaigne, le platonisme et le stoïcisme à la fin du xvie siècle et au commencement du xviie, saint François de Sales, l'Astrée, Corneille, et aussi les vies romanesques de l'époque de Louis XIII, Mme de Longueville, Mlle de Hautefort, le cardinal de Retz, Pascal, bien entendu, mais, à côté, Saint-Evremond et La Fontaine, *la Princesse de Clèves*, Fénelon et Vauvenargues : voilà évidemment une riche matière d'âmes et d'idées, pour une enquête sur la vie profonde, sur l'idéalisme et le mysticisme dans la littérature et la société française de la grande époque. C'est très bien d'avoir le goût des analyses morales et de revenir « aux choses d'âme ». Et quand on a ce goût-là et qu'on étudie ainsi par le fond les héros de l'histoire ou des beaux livres, on est comme forcé d'être pénétrant, subtil, de recueillir une foule de remarques ingénieuses, délicates, d'aimer ce qui est grand, ce qui est pur, et « de se tenir en relations avec le divin. » Je salue donc d'une particulière estime le courageux parti pris et l'effort de M. Merlant, je rends avec plaisir justice à son talent. Cela dit, j'exprime deux regrets : le premier, c'est que son livre paraisse un recueil factice, dont le hasard de ses lectures ou des publications nouvelles a fourni trop de morceaux. Parce que M. Regnier a écrit un livre sur *le Roman sentimental avant l'Astrée*, ce roman-là, qui n'est que d'histoires d'amour fort médiocres, fournit le chapitre nécessaire entre Montaigne et saint François de Sales. Dans une histoire librement composée, et mûrie tout le temps qu'il aurait fallu, et Bossuet, et Bourdaloue, et Port-Royal, et Mme de Maintenon, et Mme de Sévigné même et les Correspondances et les Mémoires, auraient apporté sur la vie intérieure au xviie siècle des documents d'une autre richesse que les sempiter-

nelles héroïnes de Corneille, les pastorales de l'*Astrée*, la langoureuse historiette de *la Princesse de Clèves* ou les aventures du cardinal de Retz. Le sentimental ou le mièvre n'est pas le tout de la vie intérieure, encore moins l'héroïque ou le romanesque. On ne nous donne là, il est vrai, que des « essais, » *disjecta membra* : mais l'unité, et la sûreté du choix des types, c'était pour un tel sujet bien nécessaire. Autrement, comme tout est dans tout, on ne voit plus bien ce qu'est cette vie intérieure à laquelle on veut nous intéresser.

De fait, et c'est le second défaut du livre, trop docile à suivre et poursuivre aux replis de leurs rôles les personnages de ses monographies, M. Merlant se perd un peu en analyses raffinées, en considérations, commentaires, détissages et retissages des figures. Ce qu'il dit quelque part de la préciosité s'applique à lui : « L'alchimie sentimentale finit par volatiliser l'émotion ; à force de chercher le fin du fin, on perd le sens des passions profondes. » Trop de psychologie embrouille, et c'est la clarté même qui s'envole, le sens de la vérité qui vous échappe. Déjà le sujet par lui-même est délicat et assez sévère : il demande de l'attention. Raison de plus pour que du concret, des faits, des traits plus en relief, un style moins en grisaille donnent à ces figures, même à ces idées, les couleurs et le mouvement de la vie. Dans ces vapeurs trop subtiles on ne perçoit trop souvent que des ombres. J'ai peur que M. Merlant n'ait pas beaucoup de lecteurs et, que ceux qu'il aura ne prennent pas assez de goût à son genre.

Gabriel Audiat.

Les Chefs du chœur. Corneille, Molière, Racine, Boileau, par N.-M. Bernardin. Paris, Rieder, 1914, in-16 de 441 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le regretté M. Bernardin avait réuni dans ce livre une série de conférences prononcées à l'Odéon, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans un autre ouvrage : *Devant le rideau.* Quoique ses publications soient assez nombreuses, et fort étudiées, c'est surtout comme conférencier qu'il a donné sa vraie mesure. Esprit fin, très averti, connaissant exactement l'histoire littéraire, il avait, pour plaire au public, toutes les qualités qu'il faut, et même, si j'ose dire, les défauts nécessaires, un tout au moins : la raillerie, un peu facile, des idées graves et gênantes ; au xviie siècle « à cette heureuse époque, nous dit-il, page 306, on ne recevait pas encore à domicile des appels désespérés et encadrés de noir contre la dépopulation. » Il lui manquait donc, un peu, cet esprit de justice courageuse qui fait affirmer publiquement que le bien est le bien, que le mal est le mal. On lui voudrait encore plus de vigueur à repousser les vieilles plaisanteries d'autrefois datant du romantisme, contre le récit de Théramène. Le rôle du conférencier n'est-il pas d'initier le public à la vérité littéraire,

comme à toute espèce de vérité, de crever les ballons gonflés de mauvais gaz, les paradoxes délétères? Devant la malséante plaisanterie de Masson-Forestier sur le tigre Racine, M. Bernardin ne proteste pas : il sourit, et cela ne suffit pas, au gré d'Alceste, et de Boileau. Mais, justement, il sera beaucoup pardonné à M. Bernardin par l'histoire littéraire, parce qu'il a eu le courage de faire, en termes excellents, l'éloge « de notre vieux Boileau, qui fut, dans toute la force de cette double expression, un homme brave et un brave homme, et qui pourrait bien, par sa haute probité morale littéraire, et par son bon sens caustique, être, parmi nos grands écrivains, un des plus représentatifs du génie français, fait de raison, de clarté et d'esprit. »

MAURICE SOURIAU.

La Laxdaela Saga, traduite du vieux norrois, avec Introduction et notes par FERNAND MOSSÉ. Paris, Alcan, 1914, in-16 de XXVI-288 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

L'Islande, perdue dans les brumes du nord, possède une langue originale et aussi une grande et belle littérature. Faut-il rappeler ici les deux *Eddas* et la Saga des *Wolsung*, d'où Wagner a tiré son *Nibelungenring* ! C'est là la légende divine, la mythologie des dieux scandinaves. Les Sagas, au contraire, racontent les légendes héroïques ou romanesques. Ce mot *saga* signifie littéralement « ce qui est dit, ce qui est raconté. . » En effet, avant d'être confiées au papier, les sagas étaient récitées et transmises oralement d'une génération à l'autre. La plupart de ces récits furent rédigés du XIIe au XVe siècle ; ils sont de valeur et d'étendue très variables, mais ils prennent généralement la forme d'un récit historique ou biographique, où la fiction vient perpétuellement se mêler à l'histoire.

Au point de vue littéraire, remarque fort justement M. Mossé, la saga est une sorte d'épopée en prose qui a ses lois fixes, ses expressions et ses épithètes déterminées. J'imagine que primitivement il n'y avait pas grande différence entre ces sagas du norrois et nos cantilènes romanes ou franques. Le style en est puissant et concis, les personnages parlent et agissent, et l'emploi du dialogue donne aux sagas une allure dramatique. Comme à nos chansons de gestes, on leur a reproché une certaine monotonie : affronts, assassinats, vengeances, c'est toujours la même chose, mais n'est-ce pas là la monotonie de la vie même? La Laxdaela Saga (la Saga des habitants de la vallée du Saumon) est une des plus belles et des plus dramatiques parmi les cinq ou six sagas principales de l'Islande. Elle a été écrite vers 1230, et raconte l'histoire d'une même famille à travers sept ou huit générations du IXe au XIe siècle.

Nous en avons aujourd'hui, grâce à M. Mossé, une traduction aussi

complète que littérale ; et cette exactitude a bien son mérite, car il est fort difficile de rendre les idiotismes et la brièveté de ces langues primitives. En parcourant cette traduction, j'ai eu l'impression de lire un conte très ancien raconté par un aïeul ; j'ai cru pour un moment entendre la cantilène de Hildebrand, avec moins de vigueur guerrière dans l'accent. LOUIS MENSCH.

HISTOIRE

Histoire de l'antiquité, par EUGÈNE CAVAIGNAC. T. III. *La Macédoine, Carthage et Rome (330-107).* Paris, Fontemoing, 1914, in-8 de XXIV-486 p. et une carte. — Prix : 12 fr.

Comme nous l'avons indiqué à propos du deuxième volume, ce n'est pas ici une *Histoire* proprement dite. L'ensemble des faits historiques y est sommairement exposé, les épisodes décisifs narrés avec quelque détail, pour autant qu'ils concourent au *tableau* complet du monde méditerranéen en les phases successives qu'il traverse avant de s'unifier dans la paix romaine. Pour les mêmes motifs intervient un exposé sur l'état des arrière-pays qui se trouvent impliqués dans son action.

Avec le tome deuxième, l'auteur avait la partie belle : de 480 à 430, c'est tout l'épanouissement de la *Cité* grecque. L'Italie compte surtout par la Grande-Grèce, la Sicile par ses grandes villes, toutes grecques. Le monde celtique, encore mal connu, n'est guère qu'un objet de crainte un peu superstitieuse. La Monarchie perse ne vaut guère pour nous que par ses immixtions dans la politique grecque. Rome n'est pas encore une grande puissance. La fin de cette période est celle de la *Cité* grecque.

Après Philippe, avec Alexandre, et surtout ses successeurs, avec le développement de Rome et de Carthage, le champ d'étude s'élargit singulièrement et avec lui la complexité. C'est après l'achèvement de la conquête et la fin d'Alexandre, l'histoire difficile et passablement rebutante des luttes qui suivirent la mort du conquérant, des monarchies qui se partagèrent son empire. Puis, par dédommagement, le tableau de Rome et de Carthage grandissantes, la Sicile, l'épisode de Pyrrhus, la lutte entre Rome et Carthage pour la maîtrise de la mer, la guerre d'Annibal, la ruine de Carthage et celle de Corinthe. C'est aussi l'évolution de la Gaule et l'unité celtique, l'apparition des premiers envahisseurs germaniques, le réveil de la nationalité juive, autant de faits précurseurs de grands mouvements ethniques, politiques ou spirituels, qui chacun à leur tour renouvelleront l'aspect du monde antique.

Des chapitres spéciaux consacrés à l'état politique ou économique,

au mouvement des idées, des arts, des sciences, font connaître la marche de l'esprit humain dans le même espace de temps.

L'intérêt principal gravite naturellement autour de la puissance romaine toujours grandissante, dont l'influence peu à peu s'étend presque jusqu'aux confins du futur Empire romain.

D'une composition très étudiée qui répond aux nécessités d'un sujet aussi complexe, écrit d'un style ferme, auquel nous reprocherons seulement quelques néologismes un peu dissonants, l'ouvrage de M. Cavaignac remplit bien son objet : il sera un bon guide pour quiconque voudra se faire une idée nette des diverses périodes, jusqu'à la date où s'arrête le travail, de ce que l'on appelle en bloc *l'Antiquité*.

André Baudrillart.

Le Concordat de 1516, ses origines, son histoire au XVIe siècle, par l'abbé Jules Thomas. Paris, Auguste Picard, s. d., in-8. Tome I. (*Les Origines du Concordat de 1516*), XIII-448 p. — T. II. (*Les Documents concordataires*), 415 p. — T. III. (*Histoire du concordat de 1516 au* XVIe *siècle*), 480 p. — Prix: 22 fr. 50.

Nous sommes fort en retard pour parler de l'ouvrage de M. Thomas. On hésite et on temporise, quand on se sent obligé de juger très sévèrement un livre qui suppose un effort considérable et méritoire, et dont l'auteur peut invoquer de larges circonstances atténuantes, en ce sens qu'il a dû travailler loin des bibliothèques et des archives dont la consultation lui aurait été indispensable, et au milieu du labeur du ministère paroissial. Mais force est bien de déclarer qu'il a eu le tort de traiter trop vite, après l'avoir abordé sans une préparation suffisante, un sujet dont il n'avait pas mesuré l'extrême difficulté ; et que son ouvrage n'est absolument pas au point. Il est conçu sur un plan peut-être trop large. En tête, après une bibliographie très incomplète, et de laquelle il semble résulter que M. Thomas ignore l'allemand et les travaux allemands (si importants pour les questions traitées dans son premier volume), on trouve une théorie théologique et canonique sur les concordats, leur nature et leur valeur. M. Thomas remonte ensuite très loin dans le passé pour rechercher les origines et établir l'historique des diverses questions que la convention de 1516 a eu à résoudre. Ici se marque déjà un premier défaut, qui reparaîtra souvent dans la suite : il connaît mal l'histoire ecclésiastique générale. Il ne la connaît pas comme il aurait fallu pour condenser en une centaine de pages tout ce qui concerne le régime des bénéfices, la juridiction ecclésiastique, la fiscalité pontificale et royale, les rapports de l'Église et de l'État, durant la plus grande partie du moyen âge. Sous un titre peu clair : *Les Éléments rudimentaires*, son premier livre n'est qu'une série de faits pris à peu près au hasard,

mêlés à beaucoup d'inutilités assez mal classées, et avec de nombreuses erreurs. Dans les deux livres suivants : *Les Premières Données rédactionnelles* (la formule est bizarre) et *l'Histoire de la Pragmatique Sanction de 1438 à 1514*, on est sur un terrain un peu mieux délimité. Malheureusement une autre insuffisance se révèle ici qui se manifestera également dans tout le reste de l'ouvrage. M. Thomas n'est pas familier avec le latin du moyen âge. Il commet dans ses traductions bien des contre-sens ; il laisse aussi bien des fautes dans les textes qu'il édite, et des fautes qui ne sont pas toujours de simples inadvertances, ou des coquilles d'imprimeur, mais qui viennent parfois de l'incompréhension du sens (il paraît notamment ne pas comprendre les renvois au *Corpus juris canonici*). L'exposé et le commentaire du contenu du concordat, et des documents qui le préparent ou le complètent sont meilleurs et en général exacts. En général seulement, car il y a encore des erreurs ; ainsi le chapitre : *Les Annates et le Concordat* expose une théorie tout à fait inexacte. Le troisième volume, d'une documentation médiocrement neuve, groupe du moins un assez grand nombre de données intéressantes, mais sur un plan tout à fait artificiel, qui équivaut presque à l'absence de plan ; et ici encore, avec beaucoup de remplissage. M. Thomas ne domine pas son sujet et ignore l'art de composer. En somme, si l'on supprimait de ces trois volumes les digressions, comme aussi les inutiles redites, on les réduirait de moitié. Le style est négligé et embarrassé. On regrette que l'auteur ait omis d'établir un index des noms propres. E. Jordan.

Les Sources de l'histoire de France, XVIe siècle (1494-1610), par Henri Hauser. IV. *Henri IV (1589-1610)* (*Manuels de bibliographie historique. Les Sources de l'histoire de France.* Deuxième partie, IV). Paris, Auguste Picard, 1915, in-8 de xix-223 p. — Prix : 5 fr.

Avec ce quatrième volume, voici terminé, à l'exception des tables qui seront publiées plus tard, le beau et important répertoire des sources de l'histoire de France au xvie siècle, que nous devons au labeur persévérant de M. Hauser.

Suivant la méthode qu'il avait appliquée dans tout le cours de son travail, M. Hauser trace en quelques pages précises les caractères généraux de la période examinée, pour permettre à ses lecteurs de mieux comprendre les caractères de l'historiographie elle-même ; puis il passe en revue les diverses sources auxquelles il faut recourir pour l'étude des événements et dans lesquelles la littérature polémique prend une importance si considérable que force est à l'auteur de faire un choix parmi cette multitude de pamphlets. Nul ne saurait le lui reprocher, d'autant qu'il s'est efforcé de signaler les plus caractéristiques.

Bien que, comparée aux autres parties du xvie siècle, la période 1589-1610 ait joui, comme l'observe M. Hauser, d'un traitement de faveur, il reste encore bien des points obscurs, bien des questions à éclaircir. Sa tâche n'en était que plus lourde et je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire que de toutes les parties du Manuel des sources de l'histoire de France, celle qui lui incombait était la plus difficile et la plus pénible à exécuter.

Que l'on discute telle ou telle de ses appréciations, que l'on regrette qu'il ait passé sous silence telle ou telle publication de détail, on ne lui en saura pas moins un gré infini de l'excellent instrument de travail qu'il nous a mis entre les mains et l'on peut espérer que son livre sera le signal et le stimulant d'études plus approfondies sur le xvie siècle, de recherches et de monographies qui nous en donneront une connaissance plus exacte et plus sûre. E.-G. Ledos.

Rapports et notices sur l'édition des Mémoires du cardinal de Richelieu, préparée pour la Société de l'histoire de France. Fascicule V. Paris, Laurens, 1914, in-8 de 354 p. — Prix : 9 fr.

La préparation de l'édition des *Mémoires du cardinal de Richelieu* continue, concurremment avec la publication des *Mémoires* eux-mêmes. Les savants commentateurs, auxquels on doit déjà d'intéressantes découvertes, essaient de surprendre les secrets du cardinal et de dévoiler son système de défense de ses actions et de sa politique devant les contemporains, comme vis-à-vis de la postérité.

MM. Robert Lavollée et Ph. Lauer ont étudié sur les manuscrits « la véritable écriture du cardinal de Richelieu et de ses principaux secrétaires. » Mais c'est surtout M. L. Delavaud, commissaire responsable de la publication, qui a rempli le présent volume par un rapport très détaillé sur les travaux de ses collaborateurs et par une étude très fouillée sur tous les historiens contemporains que Richelieu a fait, à leur insu, contribuer à sa gloire.

Les Mémoires au xviie siècle n'avaient pas le caractère personnel qu'on leur a donné depuis. C'étaient des recueils de pièces à consulter sur les événements auxquels l'auteur avait pris part. Il lui était bien permis d'invoquer pour sa défense des témoignages étrangers, d'autant que sa prétention ne semblait pas s'attacher à un récit suivi et présenté sous des formes littéraires. De là les collaborateurs nombreux que le grand homme employait à cette besogne. A ces collaborateurs il fallait des documents ; Richelieu les autorisait à les prendre partout : dans les livres déjà publiés, dans les pamphlets ou les brochures de polémique, dans les œuvres d'adversaires, comme Sully, dans les rapports spéciaux que le cardinal demandait à d'anciens commis des Affaires étrangères comme Ardier ou Déageant. M. Delavaud

a, en quelque sorte, pris sur le fait le cardinal en publiant la lettre par laquelle Ardier répond docilement à son maître « pour aider et soulager celui auquel ces papiers seront confiés pour servir à la composition de l'histoire. » L' « histoire », c'est le monument qu'il faut élever à la gloire de Richelieu ; et on y fait travailler Pierre Dupuy, Théodore Godefroy, Dupleix, Mézeray, le maréchal d'Estrées, Déageant, Arnaud d'Andilly, Sully lui-même, surtout quand il faut attaquer Marie de Médicis, qui avait été pourtant la grande protectrice du cardinal au début de sa carrière.

Toutes ces révélations jettent un jour curieux sur le caractère d'un homme qui tenait tant de son vivant à défendre et à exalter sa personne et sa renommée. G. Baguenault de Puchesse.

Au Congrès de Vienne. Journal de Jean Gabriel Eynard, publié avec une Introduction et des notes par Édouard Chapuisat. Paris, Plon-Nourrit ; Genève, Julien, 1914, in-16 de xxii-338 p., avec deux portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Au congrès de Vienne, quand on refit en 1814-1815 la carte de l'Europe, tous les États, grands et petits, députèrent leurs représentants, chacun pour plaider sa cause, arrondir ses frontières, s'enrichir autant que possible des dépouilles du voisin. Un certain principe d'équilibre présida cependant à tous ces remaniements géographiques et sociaux et l'idée de la « légitimité » parut le meilleur appui des couronnes. La Suisse fut représentée modestement mais dignement, par trois de ses citoyens ; le plus brillant, simple secrétaire de cette ambassade, fut un banquier genevois, homme du monde très heureusement secondé par sa femme, d'une grâce délicieuse, d'une beauté éclatante, d'un sens artistique délicat. Il se nommait Eynard et dix ou douze ans plus tard devait être très mêlé par ses générosités personnelles au mouvement de l'indépendance hellénique. En 1814, il venait plaider la cause de sa patrie et obtenir pour Genève des territoires nécessaires à sa liberté politique et à son développement économique. Il est mêlé à toute la vie de salon, de coterie, de divertissements et d'intrigues du congrès. Son Journal quotidien, tenu d'octobre 1814 à février 1815, présente une lecture amusante, divertissante, instructive. Les anecdotes, les portraits abondent. Ce n'est point de la haute politique, mais ce sont des détails caractéristiques des hommes et du temps. Il paraît que Mme Eynard, née Lullin de Châteauvieux, a laissé, elle aussi, un « Journal », des fragments tout au moins sur les mêmes événements. On souhaiterait de les connaître. Elle obtint de grands succès dans la société élégante de Vienne, ce qui se comprend en regardant l'adorable physionomie du charmant portrait qui nous est donné d'elle. l'empereur Alexandre fut touché de cette beauté pleine de

grâce : le bon M. Eynard semble avoir été quelque peu naïf sur ce point, encore que sa jeune femme n'ait jamais prêté à la médisance.

Nous eussions souhaité des notes historiques plus abondantes, une notice plus précise sur l'auteur et surtout une table des noms de tous les personnages qui passent sous nos yeux. Il y a sur Talleyrand, le prince de Ligne, le prince Eugène en particulier, des renseignements fort curieux ; ils sont ainsi comme perdus dans le pêle-mêle des détails. Une comparaison avec les travaux antérieurs aurait été fort à sa place, notamment les *Souvenirs* sur le congrès de Vienne du comte de la Garde Chambonas, publiés au siècle dernier et republiés par le comte Fleury, il y a une douzaine d'années, ce que le présent éditeur semble ignorer.

G. de G.

L'Allemagne historique, intellectuelle, morale, par Georges Fouad, avec la collaboration de G. Sauvage. Paris, Jouve, 1916, in-16 de 107 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume est court pour un si ample sujet. L'auteur d'ailleurs ne s'en fait pas accroire. On peut même dire qu'il est trop modeste quand il nous déclare dans son Avant-Propos que « la lecture du présent opuscule présente peu d'attrait et est souvent difficile. » Elle n'est pas si malaisée et on la trouve même, dans l'ensemble, intéressante. L'ouvrage comprend cinq chapitres. Le premier : *Aperçu historique,* n'est pas le meilleur. C'est un amalgame un peu confus de faits pris de çà et de là et qui est, de plus, dominé par une tendance fâcheuse, très répandue depuis quelque temps. Cette inclination consiste à projeter, par une sorte de reflet du terrible conflit actuel, un jour trop souvent douteux et quelquefois faux sur les événements et les personnages du passé, même le plus reculé. C'est ainsi que nous voyons ici la grande figure de Charlemagne bizarrement pâtir des idées, faits et gestes de Guillaume II (p. 17-18). — Le second chapitre : *Population*, est bien préférable et l'on y trouve de très utiles renseignements, notamment sur les sentiments contradictoires des Allemands à l'égard des Français (p. 45-46). — Le troisième : *Éducation*, s'inspire jusqu'à l'excès des théories philosophiques et pédagogiques de M. G. Lebon. Le culte de la force et l'abus de servilité passive, créés par l'éducation allemande, y sont d'ailleurs bien notés. — Le quatrième : *Mentalité*, est une description satirique des mœurs de l'Allemagne, où est assez bien rabattue sa prétention orgueilleuse au monopole de la vertu. — Le cinquième et dernier chapitre : *Espionnage,* est un recueil de faits relatifs à un sujet souvent et utilement traité depuis quelque temps. — Nous avons remarqué dans la *Conclusion* quelques bonnes réflexions sur la nécessité pour nous de bien connaître l'Allemagne et sur notre

regrettable apathie à cet égard dans un passé encore bien récent (p. 99). Nous ne pouvons aussi adhérer, au moins dans une certaine mesure, à l'exhortation finale (p. 102) pour que chez nous « la conception individualiste de la concurrence soit remplacée par la conception de *solidarité* nationale. » — Le principal auteur, M. Georges Fouad, nous annonce, à titre de seconde partie du présent ouvrage, un nouveau et prochain volume : *L'Allemagne économique*, où il fera ressortir les qualités de cette nation dans ce domaine. Il nous en donne même par avance la *Table des matières* (p. 105-107). M. S.

Bon an, mal an, par Henri Lavedan. 7e série. Paris, Perrin, 1914, in-16 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Heureux qui pourra relire ses livres « d'avant la grande guerre », sans le remords d'avoir affaibli ou trompé l'âme nationale, sans la honte d'avoir été dupe soi-même d'aucune des dissolvantes erreurs qui flottaient dans notre air ! Je ne sais pas si M. H. Lavedan échappera à tout scrupule et à toute rougeur devant toutes ses œuvres — n'a-t-il pas à de certaines heures lointaines péché, lui aussi, par scepticisme, blague et complaisance à de dangereux péchés? Mais il se pourra rendre cette justice, que depuis sept ou huit ans avec joie nous lui rendons ici, que dans ces brillantes chroniques de *Bon an, mal an*, il a de plus en plus ancré sa barque et jeté ses filets sur les fonds solides et inépuisables de l'éternelle vérité ; qu'après y avoir retrouvé son âme, il a aidé un immense public, ami de son beau talent, à y chercher et retrouver peu à peu la sienne... Aussi quand le canon a tonné, son autorité était toute prête pour bien servir la patrie, et toutes prêtes des légions de consciences pour recevoir de lui les mots d'ordre de dévouement, de sacrifice et de courageuse sagesse, dont elles avaient, dont elles auront encore besoin, même après la victoire.

Voyez ce recueil qui fait passer devant nous l'année 1913 : il s'ouvre par une vision de vertu militaire : « *Detaille, porte-drapeau* », Detaille, tenant comme un grand flambeau « l'ostensoir de la patrie. » Il se continue par un rêve, écrit à la veille de l'élection présidentielle, le rêve d'un président « qui présiderait », qui aurait « tous les courages », qui serait un chef enfin, gardien prévoyant — et pouvant l'être ! — de l'intérêt du pays, de sa dignité, sa gloire et son repos... Suit un admirable portrait de « *celui d'aujourd'hui* », du « jeune homme de ce matin », « le conscrit de 1913 », jeune homme supérieur à ses aînés parce qu'il est un « *qui a compris*, accru, renforcé, musclé, nerveux et discipliné, ravitaillé par la confiance et l'espoir », « un admirable instrument de travail français », « un être de combat, de volonté, d'audace réfléchie, héros en perpétuelle puissance... »

patriote et surtout guerrier, idéaliste et positif, croyant et réaliste religieux, la conscience en paix ou labourée, reprenant du service catholique, ne reculant plus, aux moments où il le faut, à appeler tout de même Dieu par son nom... » Voici un éloquent commentaire de cette page d'héroïsme que sont les adieux si tranquilles inscrits sur son journal *in-extremis* par l'explorateur du pôle Scott : « Les derniers moments ne viennent vraiment bien que s'ils ont été préparés. Ils ne sont qu'une résultante... On n'apprend pas à mourir au pied levé. Il faut s'y prendre dès le berceau... » L'épique récit de la mort au Maroc du lieutenant Roze et de la façon dont le général Lyautey reconquit, en le vengeant, son sabre tordu, ébréché, mutilé, y compris la pointe cassée que les Beni-Snassen durent aller retirer, toute rouillée de sang noir, dans la poitrine d'un de leurs cadavres enterrés. Un péan en l'honneur de nos homériques tirailleurs sénégalais, qui reçurent, si à propos, « à l'affaire du 14 juillet, le baptême tricolore » en récompense de la façon dont avec les Lyautey, les Gouraud, les Mangin, ils enlèvent si bien les drapeaux des autres...! Une forte leçon à propos de la fin de la guerre balkanique en août : « Nous avons, grâce à elle, pris l'habitude d'entendre parler de la guerre et de l'accepter, d'apprendre qu'en dépit de tout, elle peut arriver, d'un instant à l'autre, qu'elle est humaine, foudroyante comme un mal, contre lequel on ne peut rien et que personne au monde n'est capable d'empêcher. C'est l'appendicite des nations... Et il faut qu'elle soit notre *préoccupation nationale* si nous voulons éviter *l'occupation étrangère...* » Ah ! le bon berger et dont on peut lire ou relire, en pleine occupation étrangère, les prophétiques avertissements !...

Mais vous pensez bien qu'il y a aussi, comme à l'habitude, quelques douzaines de causeries pleines d'esprit, de fantaisie et de souvenirs, sur les sujets les plus variés : sujets d'art, le *musée du costume*, les *poupées de Poulbot*, le *problème du portrait*, *David* ; — tableaux de Paris : les *maisons en construction*, le *thé*, le *printemps*, les *jardins*, les *décors du passé*, etc. ; — rêveries de vacances : les *malles*, *sur les remparts* (Saint-Malo), les *ouvriers dans la maison*, les *ombres*, la *chambre d'ami*, les *choses abandonnées*, *fruits d'arrière-saison* ; le *retour* ; — un peu, de moins en moins, de littérature : la *Pisanelle*, les *Mémoires* de Jules Claretie ; — toujours, et de plus en plus, de la méditation grave sous le sourire : la *mort du milliardaire*, la *vocation*, le *progrès dans le danger et dans la mort*. Et plus rien de libertin du tout. Un des trop rares livres qui méritent de traverser la flamme et d'être conservés.

Gabriel Audiat.

Les Mœurs du temps, par ALFRED CAPUS. Paris, Grasset, 1914, 2 vol. in-18 de 326 et 290 p. — Prix : 7 fr.

Comme ces deux volumes, débordant d'esprit et de verve, nous paraissent aujourd'hui lointains ! En les feuilletant, on croirait lire les *Mémoires de Bachaumont*. C'est presque aussi vétuste. Dans ces scènes, dans ces récits, dans ces descriptions, tracés d'une plume si alerte, rien ne nous passionne. Aujourd'hui, nous nous trouvons en face d'une nouvelle France qui, grâce à Dieu, ne nous rappelle guère celle à laquelle M. Capus se flattait de nous intéresser. Assez de marivaudages ! La voix du canon couvre les caquetages des coulisses et les ragots des salons. M. Capus lui-même, dans *le Figaro* d'après la guerre, a changé de style et de ton. Au courriériste mondain a succédé le publiciste patriote. O. H.

Barcelona caritativa, benéfica y social, por RAMÓN ALBÓ Y MARTI. Barcelona, libreria « La Hormiga de Oro », 1914, 2 vol. in-12 de XXXVI. 304 et 362 p. — Prix : 7 fr.

L'auteur de ces deux beaux volumes est un jurisconsulte éminent, bien connu à Barcelone et dans toute l'Espagne. Sa situation et ses goûts particuliers l'ont mis à même d'étudier de près les nombreuses œuvres créées autour de lui, développées en partie par lui, qui ont pour but la protection de l'enfance et la bienfaisance en général. Si nous ajoutons que M. Albó y Marti est un chrétien de race et de conviction, nous aurons donné la meilleure référence qu'on puisse attendre d'un écrivain et d'un homme d'œuvre. Barcelone ne compte pas moins de quarante hôpitaux ou maisons de santé et asiles divers, et plus de 700 sociétés diverses réparties dans les différentes paroisses ou en dehors de groupes confessionnels. Quelle éclosion admirable ! Toutes ces institutions, dont la plus grande part est due à l'initiative catholique, nous révèlent en Barcelone un foyer intense de charité et de générosité, qui fait oublier les quelques erreurs ou attentats des antisociaux dont la capitale de la Catalogne a été le théâtre en ces dernières années. M. Albó passe en revue chacune de ces œuvres, nous en décrit le fonctionnement avec tous les détails d'une scrupuleuse statistique. A vrai dire, il ne faut pas chercher autre chose dans son ouvrage : très simplement, très modestement, l'auteur nous expose ce qui existe, le but des œuvres fondées, les ressources dont elles disposent, le bien qu'elles procurent à leurs assistés ; il laisse au lecteur le soin d'en tirer les conséquences et d'en faire l'éloge. Mais quelle féconde matière d'apologie du christianisme en action on peut retirer de cette série de tableaux qu'il fait passer sous nos yeux. Les deux volumes de M. Albó méritent d'être connus et étudiés, non seulement des spécialistes, mais de tous ceux qui s'intéressent au

mouvement social, c'est-à-dire de tout le monde, car aujourd'hui il n'est plus permis de se désintéresser d'une question essentiellement vitale pour tous les pays.   G. Bernard.

BULLETIN

Les Cent-un Propos d'Alain. 2e série. Paris, Cornély, s. d., in-8 de 236 p. — Prix : 3 fr. 50.

A parler de tout sans réticence, on risque de laisser voir qu'on ignore certaines choses. C'est la mésaventure qui arrive parfois à l'élégant causeur qui s'appelle Alain, notamment lorsqu'il aborde les questions religieuses. Il dit sans broncher qu' « il a fallu inventer Dieu, le diable et l'enfer ; » il médit de la prière ; il lui advient de présenter comme doctrine de la C. G. T. et d'opposer à la théologie une théorie du juste prix qui est précisément théologique ; il discourt du miracle avec désinvolture. « Lorsqu'un homme croit que l'eau de Lourdes guérit, conseille-t-il, ne dites pas que c'est un sot, dites qu'il est mal renseigné ».

Alain, Alain, que ne vous êtes-vous renseigné vous-même ? Votre vision aiguë des spectacles familiers, votre horreur du banal et du convenu, votre phrase alerte, votre langue incisive donnent un tel charme à vos propos ! C'est une joie de vous lire. Ne pourriez-vous pas nous épargner le malaise dont nous sommes saisis lorsque tout à coup, par jeu, semble-t-il, et peut-être de bonne foi, vous nous présentez comme doué de vie un être irréel et grimaçant ? Vos connaissances sont assez variées et assez étendues pour vous permettre d'en discourir indéfiniment sans vous aventurer en pays ignoré. L'aventure vous plaît peut-être, et vous aimez le risque ? Ce serait une explication. Mais est-il nécessaire que nous soyons témoins de vos faux pas ? L'explorateur ne se raconte qu'après avoir tiré parti de ses errements et repéré sa route. L'équilibriste et l'acrobate ne s'exhibent que lorsqu'ils sont sûrs de leurs tours.   Ch. Landry.

Le Respect mutuel, par Pierre de Coubertin. Paris, Alcan, s. d., in-16 de 104 p.

S'il suffisait d'avoir de bonnes intentions pour écrire un bon livre, celui-ci serait parfait. Il n'est pas douteux que M. de Coubertin ne soit animé du désir de faire plaisir à tout le monde. Quel sort malencontreux nous oblige à lui dire qu'il n'y a pas réussi ! Mais aussi quelle entreprise aventureuse de faire tenir la morale en cinq petits chapitres dont voici les titres : le respect des croyances, le respect des conditions, le respect des conventions, le respect de l'individualité, la culture de la conscience ! Car — ne nous y trompons pas — il ne s'agit ici de rien de moins que de l'éducation morale. Nous en sommes bien et dûment avertis. Ce volume est le dernier d'une trilogie qui traite de *l'Éducation des adolescents au* xxe *siècle*. De l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle ce n'est pas le lieu de parler. Les mérites de ces traités antérieurs n'atténuent pas la pauvreté du troisième. Des remarques utiles s'y rencontrent assurément, et aussi des recommandations judicieuses, mais sans grande portée, sans vertu profonde, sans force persuasive. Conseiller, par exemple, au jeune homme de

cultiver sa conscience, c'est fort bien ; mais quelle ardeur pense-t-on qu'il apportera à ce travail si on l'avertit au préalable que tout son devoir se réduit à respecter un certain nombre de choses qui présentent des défauts et des qualités, des inconvénients comme des avantages, et qui s'imposent à lui uniquement parce qu'elles sont indestructibles ? Pas n'est besoin d'insister sur les méprises qui permettent de ranger les croyances parmi ces choses imparfaites, tout à côté des conventions, et presque confondues avec elles. Plaignons seulement le jeune homme qui n'aurait pas d'autre guide. M. de Coubertin s'avère moins bon instructeur en morale qu'en gymnastique, moins apte à former les consciences qu'à développer les biceps et les pectoraux. Ch. Landry.

L'Ame de l'école, par Charles Heyraud. Paris, Lethielleux, 1914, in-8 de 261 p. — Prix : 3 fr.

Publiciste dévoué aux principes qu'ont fixés les maitres de l'enseignement et les grands éducateurs, M. Charles Heyraud les défend avec une conviction et une autorité qui donnent à son livre infiniment de prix.

O. H.

Problèmes d'arithmétique amusante, par P. Delens. Paris, Vuibert, 1914, in-8 de viii-164 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur « indique la solution de certains problèmes d'arithmétique qui, présentés sous une forme un peu mystérieuse, ont d'ordinaire de l'attrait pour les jeunes esprits. »

Dans un nombre inconnu on efface un ou plusieurs chiffres et on indique ceux qui restent ; trouver les chiffres cachés. — Si le nombre était tout à fait inconnu, il est évident que la solution serait entièrement livrée au hasard. Mais des opérations préliminaires effectuées sur l'ordre du devin ont amené le nombre inconnu à présenter certains caractères de divisibilité ; d'où la solution. M. Delens donne de nombreux exemples et le cas de plusieurs chiffres cachés entraîne une discussion intéressante.

Prévoir le résultat d'une suite d'opérations faites sur des nombres inconnus n'est qu'un jeu pour ceux qui sont familiarisés avec les identités algrébriques, et deviner un ou plusieurs nombres pensés est une application de la théorie des équations. L'essentiel est de dissimuler les procédés mis en œuvre et même de les envelopper d'un peu de mystère.

Quelques « *Récréations* » se rattachent aux divers systèmes de numération décimale, binaire ou ternaire ; elles sont particulièrement instructives. L'une d'elles, appelée par Lucas l'*Éventail mystérieux*, remonte à Bachet, sieur de Méziriac, auteur des *Problèmes plaisants et délectables*.

Cet ouvrage, dont la lecture n'exige que de très simples notions d'algèbre « intéressera, tout en distrayant », selon le vœu de l'auteur. — Et les principes mis en évidence au début des chapitres, permettront aux esprits ingénieux de trouver facilement de nouvelles *récréations*. G. Bertrand.

Par l'énergie et le travail. Dix années d'une vie, par Jean de la Poulaine. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de ii-339 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'histoire de l'âpre labeur auquel se soumit un Français énergique pour conquérir l'indépendance. L'auteur, — de son vrai nom M. Léon Del-

bos, — mort au mois de novembre 1915, à Versailles où il s'était retiré, avait, pendant dix-huit ans, de 1887 à 1905, enseigné, sur le bateau-école *Britannia*, la langue française aux cadets de la flotte britannique. On trouve dans ces pages, écrites à la diable, de bons conseils pratiques et de fines observations. O. H.

La Victoire de la France sur les Français, par Pierre Hamp. Paris, Éditions de la « Nouvelle Revue française », 1915, in-12 de 72 p. — Prix : 2 fr. 50.

Peiné de constater que nous étions industriellement et commercialement vaincus par les Allemands dans les divers pays et jusque chez nous, M. Pierre Hamp a voulu rechercher les causes d'une si fâcheuse infériorité et les moyens d'y remédier après la victoire militaire. Il faudrait d'abord, estime-t-il, détruire le préjugé qui place l'artiste et l'écrivain fort au-dessus du fabricant et du vendeur. Car, dit-il justement, il n'est pas moins important de voir des automobiles françaises rouler sur les routes du monde, ou des moissonneuses françaises faucher les céréales américaines ou russes, que de voir des livres français chez les libraires étrangers. Il faudrait ensuite avoir des ouvriers sains et nombreux. Et voilà posées, du seul fait de cette nécessité, toutes les questions de la natalité, du logement salubre, de l'hygiène, de l'alcoolisme et même du machinisme. Ce n'est pas évidemment dans un opuscule que l'ont résout de si graves problèmes. Mais les réflexions qu'on lira ici sont généralement judicieuses et saisissantes. On s'étonne seulement que l'auteur, dont l'information paraît pour tout le reste ample et sûre, soit si peu renseigné sur le rôle de l'Église et en arrive à formuler sur ses principes et son action des jugements injustes. Par quoi donc, sinon par les sentiments religieux, compte-t-il combattre l'égoïsme, source première des maux qu'il signale ? Ch. Landry.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le Dr Xavier Delore, ancien chirurgien major de l'hôpital lyonnais de la Charité, ancien professeur-adjoint à la Faculté de médecine et membre de l'Académie de Dijon, membre correspondant de l'Académie de médecine, est mort à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), à la fin de février, à 89 ans. Il laisse des ouvrages qui font autorité, notamment : *Influence des découvertes physiologiques et chimiques récentes sur la pathologie et la thérapeutique des organes digestifs* (Lyon, 1857, in-8) ; — *Pieds-bots difficiles* (Lyon, 1862, in-8) ; — *Pulvérisation des liquides* (Lyon, 1861, in-8) ; — *De l'Opération du croup et de ses suites chez les très jeunes enfants* (Paris, 1863, in-8) ; — *Syndactilie congénitale* (Lyon, 1863, in-8) ; — *Du Traitement des ankyloses, examen critique des diverses méthodes* (Paris, 1864, in-8) ; — *Rétrécissement du larynx guéri par l'incision* (Lyon, 1864, in-8) ; — *Essai de mécanique obstétricale* (Paris, 1865, in-8) ; — *De l'Hygiène des maternités* (Lyon, 1866, gr. in-8) ; — *La Vérité sur les fours* (Lyon, 1879, in-8) ; — *Traité pratique de l'art des accouchements* (Paris, 1883, in-8), avec le Dr Lutaud.

— Le poète hispano-américain Ruben Dario, bien connu à Paris dans le monde des lettres, est mort dernièrement au Nicaragua, à 49 ans. Venu de bonne heure à Paris, il devint ministre du Nicaragua, en Espagne, puis consul de ce pays à Paris. Mais attiré par la littérature et le journalisme, il ne tarda pas à s'y consacrer complètement, renonçant pour toujours à la

carrière diplomatique. Après avoir vécu un certain temps à Paris et fréquenté assidûment les milieux littéraires, où il se lia étroitement avec Mallarmé et Verlaine, il retourna dans sa patrie où il devint le chef d'une école poétique moderniste qui, après avoir suscité quelque défiance, finit par être bien accueillie. On n'a pas oublié à Paris ses poésies : *L'Espagne contemporaine*, *Pérégrinations*, *Chant errant*, *Chants de vie et d'espérance*, etc., et tant d'autres aussi remarquables par l'élévation de la pensée que par la richesse de la rime et les grâces du rythme. Une revue, qui paraît à Léon, dans la République du Nicaragua, *El Alba*, a été fondée uniquement pour la publication des œuvres de Ruben Dario et des articles qui lui sont consacrés.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Atgier, médecin principal de l'armée, qui a collaboré activement à la *Revue de l'Anjou*, mort dernièrement à l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains, à l'âge de 63 ans, des suites d'une maladie contractée sur le front de l'Yser ; — Avezou, membre de l'École française d'Athènes, tué dernièrement à l'ennemi ; — François Berthault, directeur de l'enseignement et des services agricoles au ministère de l'agriculture, qui avait été pendant de longues années un des plus distingués professeurs de l'École d'agriculture de Grignon, mort à Neuilly, le 12 février, à 59 ans ; — Bonnet, répétiteur à l'École Jean-Baptiste Say, tué dernièrement à l'ennemi ; — Cazenave, répétiteur à l'École Jean-Baptiste Say, tué dernièrement à l'ennemi ; — Maurice Chahoub, élève-pilote aviateur, tué dernièrement dans un accident à Étampes, lequel était connu déjà dans le monde des lettres sous le nom de Maurice Marcil, grâce à quelques ouvrages et plusieurs opérettes ; — Camille Denoyel, membre de l'Association des journalistes parisiens, qui appartenait depuis longtemps à la presse parisienne, mort à Paris, au milieu de février, à 56 ans ; — Joseph Galinier, sous-directeur honoraire de l'École des beaux-arts, mort dernièrement à Paris ; — Grandmontagne, professeur à l'École normale de Blois, tué dernièrement à l'ennemi ; — l'abbé Marcel Hébert, ancien directeur de l'École Fénelon, à Paris, qui, après avoir perdu la foi et repris l'habit laïque en 1901, professa pendant quelques années à l'Université libre de Bruxelles et devint un des membres les plus en vue du monde philosophique judéo-protestant, mort à Paris, au commencement de février, à 65 ans ; — l'abbé Hénaud, professeur au collège Saint-Joseph de Poitiers, infirmier militaire, mort victime de son dévouement à l'hôpital de Bligny ; — Jules Jaluzot, ancien député, fondateur des Grands Magasins du Printemps, qui avait été pendant plusieurs années le propriétaire des journaux parisiens *la Presse* et *la Patrie*, mort à Paris à la fin de février ; — Émile Lévy, l'éditeur d'art parisien bien connu, mort à Paris, au milieu de janvier, à 54 ans ; — Eugène Lisbonne, secrétaire de la rédaction du *Petit Méridional*, sous-lieutenant au 154e régiment d'infanterie, mort dernièrement à l'hôpital de Saint-Brieuc ; — le comte de Neuville, mort au château de Livet, au commencement de février, à 83 ans, lequel était un archéologue fort érudit et avait publié quelques volumes intéressants, entre autres : *La Résistance des habitants de la vallée d'Orbec aux Anglais de 1422 à 1444* ; — Oudot, professeur à l'école annexe de l'École normale de la Seine, surveillant à l'École Turgot, tué dernièrement à l'ennemi ; — E. Vanlaer, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, professeur honoraire à la Faculté catholique de droit à Lille, mort dernièrement en cette ville, à 75 ans ; — François Verne, ancien directeur du *Courrier de Cannes*, mort dernièrement à Paris, à 65 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. le Dr Luis Comenge, directeur du service d'hygiène et du Laboratoire municipal de Barcelone, qui laisse de nombreux ouvrages parmi lesquels nous pouvons rappeler, outre une *Histoire de la médecine*, dont le premier volume seul a paru récemment : *Curiosités médicales*, *Médecins d'hier et d'aujourd'hui*, *Cervantès et la médecine*, *la Médecine au temps de Néron*, *Commentaires au progrès médico-social*, etc., mort à Barcelone, en février, ayant à peine dépassé la soixantaine ; — Henry James, le célèbre critique et romancier américain, naturalisé anglais depuis juillet dernier, mort dernièrement à Londres, à 73 ans, dont l'œuvre littéraire considérable fort répandue, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, avait été beaucoup influencée par la littérature française ; — William Jeans, journaliste anglais, qui a appartenu pendant plus de 40 ans à la presse parlementaire, mort au commencement de février ; — Joseph Lawton, journaliste anglais d'une grande originalité, mort au commencement de février, à Hereford, à 69 ans ; — Paul Liman, publiciste allemand, mort dernièrement à Berlin, lequel écrivait journellement dans le *Leipziger Neueste Nachrichten*, avait été en relation avec Bismarck, après sa chute du pouvoir, et avait gagné l'amitié du Kronprinz en attaquant la politique de l'Empereur ; — le baron Annibale Marazio, homme politique, journaliste et publiciste italien, ancien député et depuis 1900 sénateur, mort dernièrement, à 84 ans, qui avait collaboré à l'*Eco delle provincie*, à la *Monarchia nazionale* et au *Diritto* et avait publié un volume estimé : *Del Governo parlamentare italiano* (1894) ; — Francesco Novati, érudit et littérateur italien, professeur de littératures néo-latines à l'Académie scientifique et littéraire de Milan, membre de l'Académie des sciences de Turin, président de la Société historique lombarde, directeur du *Giornale storico della letteratura italiana* et de l'importante publication *Studi medievali*, mort à Milan, en décembre, à 57 ans, lequel laisse de nombreux travaux fort appréciés, par exemple : *Delle Nubi di Aristofane secondo un codice cremonese* (1875) ; *Il Paese che non si trova* (1889) ; *Studi critici e letterari* (1889) ; *Donato degli Albanzani alla corte estense* (1890) ; *Tre Postille dantesche* (1898), etc. ; — Tommaso Salvini, le célèbre acteur italien, originaire de Milan, mort à Florence, le 31 décembre, à 77 ans, lequel avait publié une intéressante autobiographie : *Ricordi, aneddoti e impressioni* ; — Emilio Treves, journaliste, écrivain et éditeur italien bien connu, fondateur et directeur du *Museo di famiglia* et de la grande revue *l'Illustrazione italiana*, directeur de la célèbre librairie Treves de Milan, mort en cette ville, à la fin de janvier, lequel avait écrit un certain nombre d'ouvrages, tels que : *Dizionario universale di geografia, storia e biografia* ; *Ricordo della gita dei giornalisti italiani in Spagna* (1886), etc. ; — Sir William Turner, recteur de l'Université écossaise d'Édimbourg, mort le 15 février.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles lettres. — Le 4 février, M. Maurice Croiset fait l'éloge de M. Paul Meyer, ancien directeur de l'École des chartes et de son successeur M. Maurice Prou. — M. Thomas signale l'emploi par Mistral du mot *caravail*, dans le sens de « désordre », à propos d'une communication faite sur ce mot. — Le P. Scheil fait part à l'Académie de la découverte, faite par M. Langson, d'un poème sumérien : *La Descente d'Istar aux enfers*. — M. Schlumberger lit un travail sur *les Galeries des rois et les catalogues officiels des rois de France* et montre que les effigies de ces rois, succédant à David et à Salomon, ont été comprises dans la décoration des parties hautes de la cathé-

drale de Reims. — M. Prou présente ses observations. — M. Charles Normand décrit le théâtre que les Grecs avaient aménagé en Troade, en face du château d'Europe, sur les côtes des Dardanelles. — M. le docteur Capitan lit une étude sur les chiens et leur utilisation et sur l'usage du vin dans le midi de la France, à l'époque gallo-romaine. — Le 11, M. Omont parle de la découverte très importante qui vient d'être faite à Lyon, sous la toiture de la cathédrale, de caisses contenant des documents écrits que l'on croyait perdus, entre autres un diplôme du roi de Provence, Charles, fils de l'empereur Lothaire (861). — M. Loth lit un travail sur le mot gaulois *petru*, en gallois *peddrack*, qui rappelle une idée de surface ronde. — M. Alfred Croiset fait quelques observations. — M. le comte Durrieu entretient l'Académie de miniatures en grisaille exécutées sur papier, minutes d'illustrations pour une paraphrase des 20 versets du psaume XXVI, en l'honneur de la victoire de Marignan. Poème et miniatures avaient été commandés par les reines Louise de Savoie et Claude de France, mère et femme de François Ier, à Godefroy le Batave, auteur des grisailles du manuscrit de Chantilly. — MM. Salomon Reinach et Antoine Thomas présentent leurs observations. — Le 18, M. Babelon entretient l'Académie de signatures qu'il a relevées sur des monnaies grecques, signatures d'artistes tels que Daidalos, Alcamène et Polyclète (ve siècle av. J.-C). — MM. Th. Reinach et le comte Durrieu font leurs observations. — Le 25, M. Louis Leger donne lecture d'une étude sur l'influence de l'esprit latin au xvie siècle sur les Serbo-Croates de Dalmatie, par les intellectuels qui vont étudier à Venise, à Padoue, à Florence et rentrent à Raguse et à Spalato.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 février, M. Arthur Chuquet lit la seconde partie de son étude basée sur la correspondance du comte Clary : *Paris en 1810*. — Le 12, M. Lacour-Gayet rend compte de son voyage à Moscou et à Pétrograd, où il a trouvé les armées russes animées d'un excellent esprit de confiance dans la victoire, et pourvues de tout ce qui peut l'assurer. — M. Joly prononce l'éloge de M. Lallemand, correspondant de l'Institut, récemment décédé. — M. Jean Bourdeau lit une étude sur *la Minorité du parti socialiste allemand*, qui n'a pas actuellement d'influence sur la direction des événements en Allemagne, mais a réussi à scinder en deux le parti socialiste. — Le 18, M. Welschinger donne lecture d'un mémoire sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, et des monuments projetés ou élevés par Napoléon Ier à la gloire de ses armées. — Le 26, M. Charles Benoist étudie les causes de la diminution de la natalité dans le canton de Beaumont-Hague (Manche), et signale l'alcoolisme, origine de maladies tuberculeuses, l'attraction du port de Cherbourg, dans une certaine mesure la propagande néo-malthusienne et surtout la volonté, dans un pays où la bonne terre est rare, de n'avoir qu'un seul enfant, pour ne pas diviser le bien familial. — MM. Pierre Leroy-Beaulieu et Paul Deschanel présentent leurs observations à l'appui des conclusions de M. Ch. Benoist.

Paris. — Un des volumes de la collection Baluze à la Bibliothèque nationale (vol. 17) contient trente six pièces (onze diplômes impériaux et vingt cinq lettres pontificales), du ixe au xive siècle, relatives à des établissements religieux de l'Italie du nord. Si dans ce volume Baluze ne précise pas d'où il à extrait ces pièces, nous pouvons établir tant d'après des références qu'il donne dans ses *Capitularia regum Francorum* que d'après une note de l'abbé de Camps, qu'il s'agit d'un *Vetus codex congobardicus*, conservé à la Chambre des comptes et d'autres indices permettant d'établir

qu'il s'agit d'un des deux registres conservés aux archives du château de Pavie et transporté en 1499 ou 1500 à Paris, où on les conserva dans les archives de la Chambre des comptes. Ce problème est éclairci dans une note précise de M. Lucien Auvray : *Le « Vetus codex Longobardicus » de Baluze, autrefois conservé à la Chambre des comptes de Paris* (Extrait du *Moyen âge*, janvier-juin 1915. Paris, Champion, 1915, in-8 de 36 p.), qui nous donne la liste des 36 documents copiés par Baluze et reproduit le texte de trois bulles de Grégoire IX, une d'Innocent IV et une de Jean XXX, demeurées jusqu'ici inédites.

— M. Louis Tuetey vient de publier le deuxième volume du catalogue des manuscrits des *Archives de la guerre* qui fait partie du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, dressé sous les auspices du ministère de l'instruction publique (Paris, Plon-Nourrit, 1915, in-8 de I-531 p.). Ce tome II nous donne la suite de la série des reconnaissances depuis 1790 : France, en y comprenant un lot important sur l'Algérie (nos 1314-1320) provenant en partie du général Pelet ; — les reconnaissances, plans, projets (pays étrangers) ; c'est dans cette série que l'on trouve, entre autres choses, des rapports et des correspondances de nos attachés militaires à l'étranger ; — les Mémoires techniques, c'est-à-dire relatifs à l'organisation de l'armée, à la stratégie, à la tactique ; — les papiers Guibert, achetés en 1819 à la veuve du fameux écrivain, et qui se rattachent à la section des Mémoires techniques ; — la donation Perret ; — le fonds des camps d'instruction ; — enfin les notes Brahaut, qui comprennent surtout des historiques de régiments. Le nombre des manuscrits répertoriés dans ce volume est de 639.

— Nous venons de recevoir le fascicule III du tome III, de la *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* dressée, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par M. Robert de Lasteyrie, avec la collaboration de M. Alexandre Vidier (Paris, Imp. nationale ; Leroux, 1914, in-4 de 320 p. Prix : 10 fr.). Ce fascicule s'applique aux années 1909 et 1910, avec rappel, de temps à autre, pour certaines sociétés, de publications antérieures. Nous avons là l'inventaire de 5893 études ou articles d'étendue très diverse naturellement, mais sur laquelle on est fixé grâce à l'indication des pages du commencement et de la fin de chaque travail enregistré. Et ce ne sont pas seulement les seules sociétés savantes de la France proprement dite qui sont ici représentées : le dépouillement a été fait aussi pour les sociétés françaises existant dans nos différentes colonies et même à l'étranger. Ajoutons que l'on trouvera à la fin de ce fascicule (p. 269 à 230) la Table des matières contenues dans les tomes I à III de la présente Bibliographie, qui embrasse les travaux publiés de 1901 à 1910.

Bourgogne. — La grande conflagration européenne n'a pas tari la vie littéraire en province : on peut s'en rendre compte par les volumes que nos sociétés savantes continuent de publier. Voici, entre autres, le tome XII de la 4e série des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon* (Dijon, Nourry, 1914, in-8 de CCI-363 p., avec une vignette et une carte géologique en couleurs hors texte). Quoique relatifs aux travaux de cette compagnie ayant vu le jour au cours des années 1910-1913, ce beau volume n'est sorti de l'imprimerie qu'après la déclaration de guerre. Il se compose ainsi : *La Dévotion de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre* (p. 1-116 avec une vignette) ; — *Rapport sur les prix de 1910*, présenté à l'Académie dans sa séance du 5 avril 1911, par MM. Dumay, Boy,

Champeaux, Calmette et Chabeuf (p. 117-153) ; — *Antoine-Augustin Cournot (1801-1877)*, étude par M. A. Boussey, sur la vie et les œuvres de ce philosophe, né à Gray le 28 août 1801, mort à Paris en 1877 (p. 155-190) ; — *Notice sur M. Billia et son œuvre*, philosophe italien, par M. Ernest Champeaux (p. 191-202) ; — *Pourquoi le libre échange n'est pas populaire*, par M. Lorenzo Michelangelo Billia (p. 203-218) ; — *Rapport sur les prix de 1911*, présenté à l'Académie dans sa séance du 15 mai 1912 par MM. Collot, Hurion et Baudot (p. 219-236) ; — *Bicentenaire de Rousseau, Dijon 1912*, discours prononcé le 30 juin 1912, au nom de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, par M. Henri Chabeuf, vice-président, à l'occasion de la pose à l'extérieur de l'ancien hôtel de l'Académie, rue d'Assas, d'une plaque avec inscription rappelant que le 9 juillet 1750 l'Académie y couronna le premier mémoire de *Jean-Jacques Rousseau* (p 237-259) ; — *Les Origines communales de Dijon*, par M. Jacques Laurent (p. 261-287) ; — *Rapport sur les prix de 1912*, par MM. Boutellier, Chabeuf et Fyot (p. 289-306) ; — *Géologie de la Côte-d'Or*, par M. Louis Collot, complétée par une ample bibliographie (p. 307-358, avec une très belle carte géologique en couleurs, du département, dressée par l'auteur au 1/320.000^{e}). Il convient aussi de noter que les *Procès-verbaux des séances* (du 16 novembre 1910 au 25 juin 1913) renferment (p. I-CLXXVII) quantité de renseignements intéressants sur l'histoire de la Bourgogne.

Dauphiné. — On ne lit pas assez les publications des Sociétés savantes des départements ; elles ont parfois des morceaux de choix. A l'Académie delphinale, les réceptions se passent comme à l'Académie française. C'est ainsi que le *Bulletin* de cette compagnie (t. VII de la 5e série), renferme deux charmants discours, l'un du récipiendaire, M. Albert Mounier, d'une famille célèbre du Dauphiné ; l'autre du président, M. Paul Fournier. Après les compliments d'usage, délicatement exprimés, le sujet traité est la vie et le caractère de Jean de Montluc, évêque de Valence, le frère du maréchal, qu'il ne valait pas, le diplomate habile, l'évêque peu édifiant, que Catherine de Médicis employa à toutes les besognes. Les deux orateurs ont rivalisé d'érudition, variant leurs recherches et donnant une piquante appréciation d'un Gascon qui ne tenait au Dauphiné que par son évêché, lequel était assurément le dernier de ses soucis.

Franche-Comté. — Un fervent de la petite patrie, historien et bibliophile à la fois, M. Léon Sahler, donne un exemple qui mériterait d'être suivi. Il vient d'éditer une luxueuse brochure intitulée : *Description des livres et documents rares ou curieux faisant partie de la collection de M. Léon Sahler* Montbéliard, Imprimerie montbéliardaise, 1915, in-8 de 96 p., avec 6 planches). Dans un bref *Avant-Propos*, M. Léon Sahler s'exprime ainsi : « Nous désirons que les rares volumes et les quelques pièces manuscrites que nous avons rassemblés avec peine ne soient pas dispersés avant longtemps, mais qu'ils soient à la portée des chercheurs. Voilà le motif de la publication du présent catalogue, dont se trouve écarté ce qui est le plus connu, ce qu'on peut trouver partout. » Là figurent d'anciennes impressions de Montbéliard, des livres d'auteurs montbéliardais ou concernant la Franche-Comté et l'Alsace, ou enfin se rapportant à la religion, à la philosophie et à l'économie politique. L'attention est attirée spécialement par certains ouvrages sur la civilité, les hôtelleries, la cuisine et la table, ainsi que par de riches éditions illustrées, anciennes et modernes, et par une importante série de documents régionaux manuscrits. Ce qui ajoute à la valeur et à l'intérêt de cette publication ce sont, avec les six belles

reproductions de titres d'ouvrages ou de vieilles gravures dont elle est enrichie, les notes descriptives, historiques, biographiques qui accompagnent chaque article. Tiré à 120 exemplaires numérotés, ce volume n'est pas dans le commerce ; on ne peut donc l'obtenir que de la libéralité de l'auteur.

Normandie. — Le volume de 1914 des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, Delesques, 1914, in-8 de 301-107 p. et une carte) offre en toutes ses parties un intérêt que présentent rarement les recueils similaires. Nous entendons par là que le présent volume est de nature à retenir l'attention soutenue des lecteurs des diverses régions de la France. Il comporte deux divisions absolument distinctes (*Mémoires* et *Documents*) pourvues chacune de sa pagination particulière. Mentionnons d'abord les *Mémoires : Un protégé de Colbert. Messire Jacques Belin, curé de Blainville, poète, archéologue, érudit, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des belles-lettres de Caen, 1680-1737*, par M. l'abbé Alix (p. 1-85) ; — *Sur la très ancienne Topographie de la campagne de Caen*, par M. le Dr F. Gidon (p. 87-102 et une carte) ; — *Une Aventure avec les Chouans en 1794*, par M. G. Vanel (p 103-117) ; — *Les De Meullent, barons de Courseulles, 1204-1453*, par M. Moisy (p. 119-135) ; — *Les Corsaires français à Cherbourg pendant la guerre de 1744*, par M. G. Vanel (p. 137-162) ; — *L'Art du Charivari en 1381*, par M. G. Lavalley (p. 163-185) ; — *Victor Hugo à Barfleur en 1836, ou la Partie de mer manquée*, par M. G. Lavalley (p. 187-209) ; — *Émile Travers, notice biographique*, par M. Henri Prentout et *Notices bibliographiques*, par M. R.-N. Sauvage (p. 209-301). — Maintenant, notons les *Documents* ; il y en a quatre : *Les Coutumes et métiers de Caen en 1326*, par M. R.-N. Sauvage (p. 1-31) ; — *Documents concernant l'évêché, le grenier à sel et le trésor de Lisieux*, par M. Ch. Engelhard (p. 33-61) ; — *Le Clergé et les Élections de 1830*, par M. E. Boissais (p. 63-70) ; — *Les Prisonniers des îles Saint-Marcouf*, par M. Lesage (p. 71-94). Cet ensemble de publications prouve combien est réelle l'activité de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

Picardie. — Personne n'ignore que la basilique de Notre-Dame de Brebières à Albert (Somme) est au nombre des églises qui ont été détruites par les modernes Vandales. L'anéantissement de ce sanctuaire vénéré a, comme tous les crimes semblables, suscité une profonde horreur dans toute la France et principalement dans la population picarde, qui avait contribué à son érection et qui fréquentait avec un grand zèle religieux le célèbre pèlerinage dont elle était le siège. La description, accompagnée de belles gravures, que M. René Le Cholleux vient de nous donner de ce bel édifice : *La Lourdes du nord. Notre-Dame de Brebières* (Bloud et Gay, s. d. (1916), in-4 de 40 p., illustré. Prix : 1 fr. 50) contribuera à accroître le ressentiment qui s'accumule chaque jour dans le cœur des Français contre les Barbares d'outre-Rhin et doit prendre place parmi les ouvrages qui seront de terribles pièces de conviction contre leur rage sacrilège. M. Le Cholleux, qui avait déjà publié quelques articles sur Notre-Dame de Brebières, était tout désigné pour écrire cette notice.

Espagne. — Fondée à la fin du xive siècle, pour accomplir un vœu d'Henri de Transtamare, désireux de réparer l'incendie d'une chartreuse française, la chartreuse del Paular, dans la vallée de Lozoya, au pied de la chaîne de Guadarrama, se vit agrandie et enrichie par la faveur des souverains espagnols. Le monastère possédait encore, au début du xixe siècle, 50.000 têtes de bétail. La persécution qui, là comme ailleurs, sous prétexte

de libéralisme, s'abattit sur les ordres religieux, chassa les chartreux de leur retraite et mit du même coup un terme au bien qu'ils répandaient autour d'eux sur la population misérable de la vallée. La ruine des monuments alla de pair avec l'appauvrissement des villageois. M. Francisco F. Villegos, dans le petit volume élégant où il nous raconte la visite qu'il a faite au couvent et à ses environs : *La Cartuja del Paular* (Madrid, Renacimiento, 1915, in-12 de 131 p. Prix : 2 fr.) nous trace l'état lamentable dans lequel la négligence des propriétaires et l'incurie de l'administration laissent ces bâtiments habités par tant de souvenirs et qui présentaient un réel intérêt artistique et archéologique. Souhaitons que l'avertissement qu'il donne soit entendu et que l'on prenne au plus tôt les mesures nécessaires pour sauver ce qui reste de la chartreuse. Nous signalerons à l'auteur quelques lapsus : saint Louis ne vivait pas en 1084 et ne fut pas contemporain de O. Bruno (p. 21) ; dans les inscriptions cités p. 71, il faut lire *edificii* et non *edificicil*, *muneri* et non *numeri*, *que* au lieu de *quae*.

Italie. — Alessandro d'Ancona, qui est mort le 8 novembre 1914, était un des plus brillants et des plus solides esprits de l'Italie contemporaine ; tant par son enseignement à l'Université de Pise, où il débuta n'ayant guère plus de vingt-cinq ans, que par ses publications, il a contribué pour une très large part à la formation de l'école critique qui fait tant d'honneur à l'Italie. Esprit extrêmement curieux que l'on a comparé non sans raison à notre Gaston Paris dont il fut l'ami, il a porté ses recherches sur les domaines les plus variés, tout en concentrant le meilleur de son activité sur l'histoire littéraire de son pays. Combien son enseignement et ses exemples avaient porté leurs fruits, combien il s'était acquis de reconnaissance et d'admiration, on le vit lorsque, à l'occasion du quarantième anniversaire de son professorat, on lui offrit un volume de mélanges, auquel était joint une bibliographie de ses œuvres dressée par MM. Guido Monacardo, Fortunato Pintor et Luigi Ferrari. L'occasion semblait se présenter d'offrir à l'illustre érudit une édition remaniée de ce travail quand il fut près d'atteindre sa quatre-vingtième année. Sa mort, survenue le 8 novembre 1914, trois mois et demi avant l'anniversaire (20 février 1915), suspendit l'entreprise. Le soin que MM. Pintor et Ferrari mirent à reviser et à compléter leur travail a retardé l'apparition du volume qui paraît pour l'anniversaire de la mort : *Nel primo anniversario della morte. Bibliografia degli scritti di Alessandro d'Ancona* (Firenze, tip. Barbèra, 1915, gr. in-8 de 104 p., portrait. Prix : 3 fr.). Le premier essai de MM. Pintor et Ferrari comprenait 724 numéros ; il y en a 1240 dans celui-ci ; il est vrai que la différence vient en partie, mais en petite partie seulement, de ce que l'on a réparti sous plusieurs numéros des articles qui avaient été primitivement groupés sous un seul. Les ouvrages sont classsés chronologiquement, sans que — pour des raisons expliquées dans la préface, — on ait cru devoir s'astreindre à un ordre chronologique rigoureux. Une table des matières et un index des noms de personnes facilitent les recherches dans ce riche répertoire. M. Pio Rajna, dans la préface qu'il a mise en tête de la bibliographie, montre excellemment comment, pour qui sait lire, elle aide à comprendre et à connaître l'éminent écrivain : en elle, dit-il, « nous avions d'Ancona tout entier. » Et c'est ainsi qu'en même temps qu'un instrument de travail des plus utiles, elle est un des meilleurs hommages qui aient été rendus à la mémoire d'Alessandro d'Ancona, un des meilleurs éloges qui puisse être fait de lui.

Chine. — Malgré la guerre affreuse qui ensanglante le monde, malgré

les commotions de la république chinoise, le *Calendrier-Annuaire pour 1916 de Zi-Ka-Wei* (Zi-Ka-Wei, près Chang-Haï, Mission catholique, in-18 de 174 + 71 = 245 p. et 28 tableaux) a paru comme à l'ordinaire, au commencement de l'année. L'administration des douanes chinoises ayant prescrit d'adopter le temps de Péking (calendrier lunaire), on a dû se conformer à cette décision pour les phases et les jours de la lune, les néoménies et les dates des quatre saisons. Pour le surplus, la rédaction de l'*Annuaire* est établie d'après le temps de la côte de Chine, à 120° E. du méridien de Greenwich. Signalons, à la page 58, une carte en couleurs de l'hémisphère boréal du globe terrestre dont les îles et continents sont groupés suivant les 24 fuseaux horaires qui règlent l'heure en chacun d'eux. — De « Simples Notes », sur le climat de la Chine, au point de vue de la pression barométrique, des vents et des marées, donnent, pour chacun des mois de l'année, des observations appuyées de roses des vents, appropriées à chaque mois de l'année. L'Annuaire, comme les années précédentes, se termine, avant l'Annexe, par 28 planches ou tableaux dont 12 indiquent graphiquement les phases de la lune à Shang-Haï pendant chaque mois, 4 aux heures de passage et déclinaison des planètes Vénus, Mars, Jupiter et Saturne ; les 12 dernières sont de véritables cartes astronomiques du ciel pendant chacun des mois de 1916. Mais pourquoi la série commence-t-elle par le mois de novembre pour finir par le mois d'octobre ? Un appendice de 71 pages complète le Calendrier-Annuaire. C'est une série de tables détaillant les levers et couchers du soleil, les éléments du système solaire, les arcs de méridien et des parallèles, la conversion des monnaies de divers pays les unes dans les autres, les distances nautiques, etc., etc., et jusqu'à des tables de logarithmes et d'antilogarithmes à 4 décimales.

Publications nouvelles. — *Catéchisme. Livre du maître*, par l'abbé A. Ollagnier (gr. in-8, Vitte). — *Théologie de la guerre en dix-huit leçons*, par l'abbé L. Rouzic (in-16, Bloud et Gay). — *Le Canon romain de la messe et la Critique moderne*, par A. Vigourel (in-12, Lethielleux). — *Un Groupe de recueils canoniques italiens des* x*e et* xi*e siècles*, par P. Fournier (gr. in-4, C. Klincksieck). — *Les Congrès eucharistiques internationaux*. 1re série (gr. in-8, Bonne Presse). — *La Prière pour la France*, par Dom F. Cabrol (in-12, Bloud et Gay). — *La Prière pour la patrie*, par J. Vaudon (in-12, Lethielleux). — *La Prière adoratrice*, par le chanoine J. Vaudon (in-12, Lethielleux). — *La Prière réparatrice*, par le chanoine J. Vaudon (in-12, Lethielleux). — *Méditations pour les fêtes de la Sainte Vierge*, par J. Guibert (3 vol. in-12, J. de Gigord). — *Retraite du pèlerinage national à Lourdes*, par le T. R. P. E. Bailly (in-12, Bonne Presse). — *1914-1915. Les Allocations aux familles des mobilisés*, par H. Fougerol et A. Saillard (in-12, Berger-Levrault). — *1914-1915. Les Assurances et la Guerre*, par F.-J. Combat (in-12, Berger-Levrault). — *De l'Exécution des contrats pendant la guerre*, par L. Parisot (in-8, « Éditions et librairie »). — *Les Sciences juridiques et politiques*, par F. Larnaude (in-12, Larousse). — *Le Problème du mal vu à travers l'égoïsme des lois de la nature*, par A. Hollard (in-12, Fischbacher). — *Comment le rail a vaincu la distance et l'altitude*, par M. Hegelbacher (gr. in-8, Bonne Presse). — *Anthologie de la poésie catholique de Villon jusqu'à nos jours*, publiée et annotée par R. Vallery-Radot (in-18, Crès). — *Chansons de route*, par T. Botrel (in-18, Payot). — *Poèmes de France. Bulletin lyrique de la guerre (1914-1915)*, par P. Fort (in-16, Payot). — *Un Enfant dans la foule*, par J. Morgan (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Vent des cimes*, par I. Kaiser (in-16, Perrin). — *Autour du poêle, contes d'Alsace*, par H. Ros-

noblet (in-12, Berger-Levrault). — *L'Araignée du Kaiser*, par G. de la Fouchardière (in-16, Payot). — *Sonnez encore!*, par J. Romain-Le-Monnier (gr. in-8, Bonne Presse). — *La Fontaine*, par G. Michaud. T. II (in-16, Hachette). — *Un Prussien libéré. Herder, sa vie et son œuvre*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *Histoire de Charles V*, par R. Delachenal. T. III *(1364-1368)* (in-8, Auguste Picard). — *Commission de recherche et de publication des documents relatifs à l'histoire économique de la Révolution.* Instruction, recueil de textes et notes (gr. in-8, Leroux). — *L'Occupation des frontières suisses en 1870-1871 et l'Entrée en Suisse de l'armée française de l'Est*, par le lieutenant-colonel E. Jacky (in-8, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé). — *Les Catholiques au service de la France*, par P. Delay. I. *Les Diocèses de l'intérieur. Paris, Versailles, Meaux* (in-16, Bloud et Gay). — *Impressions et choses vues (juillet-décembre 1914)*, par A. Dauzat (petit in-8, Attinger). — *Impressions de guerre de prêtres-soldats*, recueillies par L. de Grandmaison (in-16, Plon-Nourrit). — *De Dixmude à Nieuport, Journal de campagne d'un officier de fusiliers marins (octobre 1914-mai 1915)*, par C. Prieur (in-16, Perrin). — *Sur le Front lorrain, notes d'un aumônier militaire*, par J. Limosin (gr. in-8, Bonne Presse). — *Méditations dans la tranchée*, par le lieutenant R... (in-18, Payot). — *Le Journal d'une mère pendant la guerre*, par Mme E. Drumont (petit in-8, Attinger). — *De l'Arrière à l'avant, chronique de la guerre (octobre 1914-décembre 1915)*, par C. Chenu (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Artistes morts pour la Patrie (août 1914-décembre 1915)*, par P. Ginisty (in-8, Alcan). — *Une Ame vaillante et rayonnante. Léon Asson, lieutenant au 18e d'infanterie, mort au champ d'honneur le 16 septembre 1914*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-8, Beauchesne). — *France toujours! brèves allocutions à des blessés de la Grande Guerre*, par l'abbé Salaville (petit in-8, Lethielleux). — « *Rule Britannia.* » *Les Anglais et la Guerre*, par E. d'Arcis (in-8, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé). — *La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants*, recueillis par le baron C. Ruffin (in-18, Plon-Nourrit). — *La Guerre et l'Italie*, par J. Bainville (in-18, Fayard). — *Oltre gli antichi confini*, da T. Rovito (in-12, Napoli, Jovene). — *Le Destin de l'Alsace-Lorraine, discours d'un socialiste alsacien à deux nations*, par S. Grumbach (in-12, Neuchâtel, Suisse, Delachaux et Niestlé). — *Jusqu'au Rhin. Les Terres meurtries et les terres promises*, par A. de Pouvourville (in-12, Berger-Levrault). — *La Grande Guerre européenne et la Neutralité du Chili*, par A. Alvarez (in-8, Pedone). — *Le Rêve allemand! La plus grande Allemagne. L'OEuvre du* XXe *siècle*, par O. R. Tannenberg ; traduction française (in-8, Payot). — *L'Allemagne historique, intellectuelle, morale*, par G. Fouad (in-16, Jouve). — *Essais historiques et biographiques*, par L. de Lanzac de Laborie (in-16, Plon-Nourrit). — *Library of Congress. A list of geographical Atlases in the Library of Congress, vith bibliographical notes*, compiled under the direction of P. L. Phillips. Volume III (gr. in-8, cartonné toile, Washington, Government printing office). VISENOT.

Le Gérant: CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau. Luçon.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. Marius Sepet.

Membres : MM. le baron Angot des Rotours ; le comte G. de Brissac, E.-G. Ledos, le chanoine Pisani.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. Chapuis.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion paraît tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1915 sont en vente, et forment cent-trente-cinq volumes gr. in-8 du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une seule Collection complète existe encore. — **Prix : 800 fr.**

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la Société Bibliographique.

La Société Bibliographique se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire, qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7e).

Ouvrages récents sur la Guerre

Aux Mains de l'Allemagne. *Avec Préface d'Ernest DAUDET*, par Charles HENNEBOIS. Un volume in-16 .... 3 fr. 50

Dixmude. Un chapitre de l'histoire des Fusiliers marins (7 octobre-10 novembre 1914), par Charles LE GOFFIC (72e édition). Un volume in-16 avec deux cartes et douze gravures (*Prix Lasserre*) .... 3 francs.

En Campagne (1914-1915). Impressions d'un officier de légère, par Marcel DUPONT (40e édition). Un volume in-16 .... 3 fr. 50

D'Oran à Arras (1914-1915). Impressions de guerre d'un officier d'Afrique, par Henry d'ESTRE (5e édition). Un volume in-16. 3 fr. 50

Etapes et Combats. Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin, par Christian MALLET (7e édition). Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

Impressions de guerre de Prêtres soldats, recueillies par Léonce DE GRANDMAISON (4e édition). Un volume in-16... 3 fr. 50

La Bataille de la Marne (6-12-septembre 1914), par Gustave BABIN (8e édition). Un volume in-16 avec neuf cartes. 2 francs.

La Belgique héroïque et vaillante. **Récits de combattants** recueillis par le Baron BUFFIN, préface du *Baron de BROQUEVILLE*, ministre de la Guerre. Un volume in-16 avec 34 gravures et 14 cartes. 3 fr. 50

Les Allemands à Louvain. Souvenirs d'un témoin, par Hervé DE GRUBEN, préface de Mgr *Simon DEPLOIGE* (6e édition). 2 francs.

Notes d'une infirmière (1914), par M. EYDOUX-DÉMIANS (9e édition) .... 3 fr. 50

De l'arrière à l'avant, par Charles CHENU, ancien bâtonnier. Un volume in-16 .... 3 fr. 50